

Yves Bourquin
Bachelor of Theology (3ème année)
Université de Lausanne
N° 99-412-264

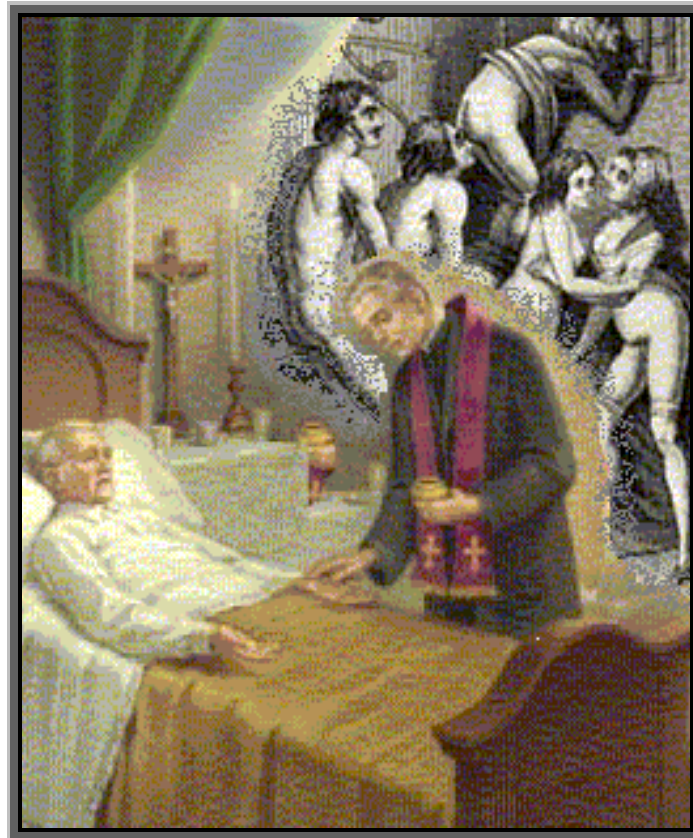
Théologie Systématique
Prof. H.-C. Askani (Genève)
Prof. P. Gisel (Lausanne)
Session d'automne 2006

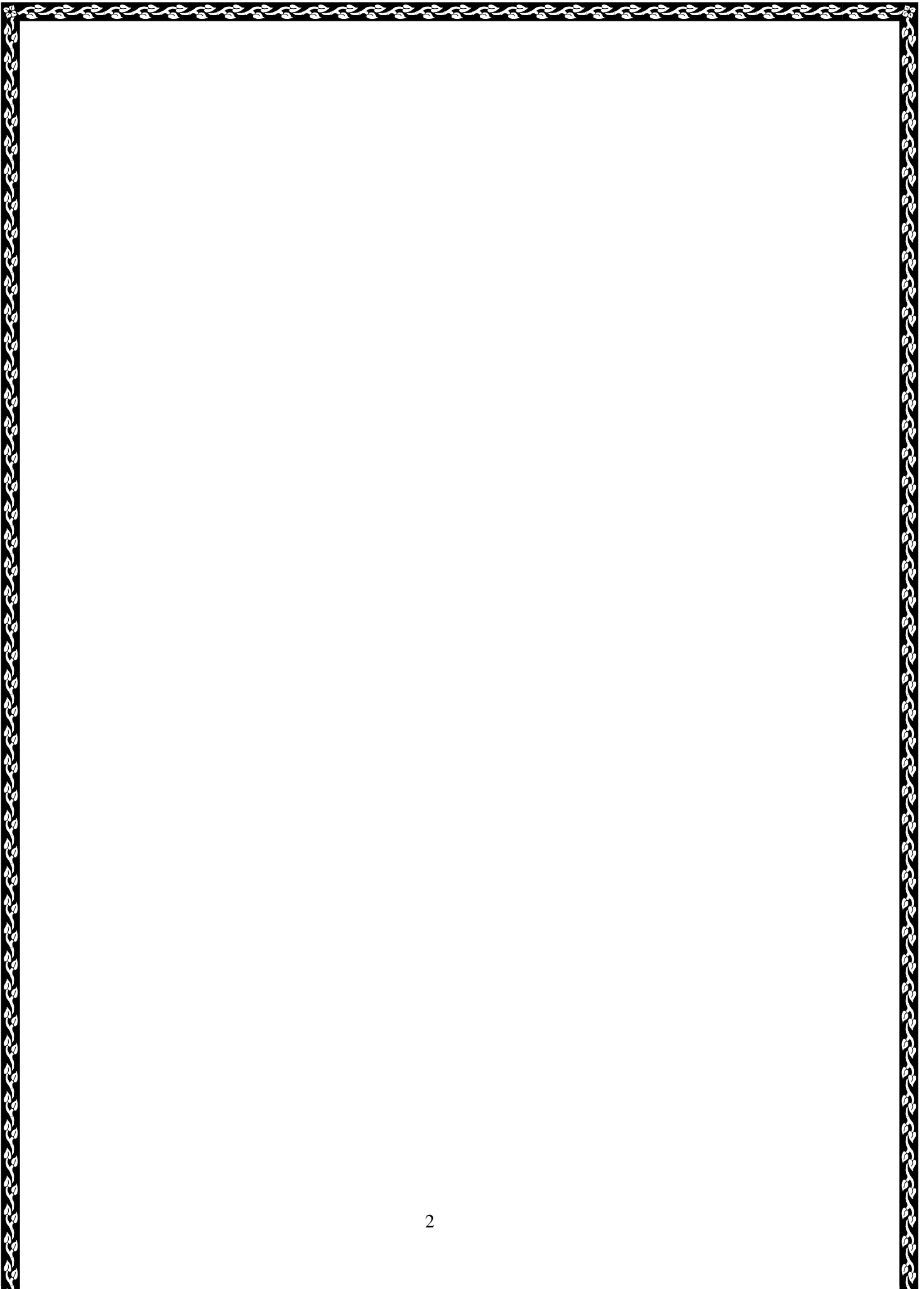
Yves Bourquin présente

Le Marquis de Sade

De Divines Ténébres au Milieu des Lumières

étude théologique sur l'oeuvre de Sade en partant de son *Dialogue entre un prêtre et un moribond*





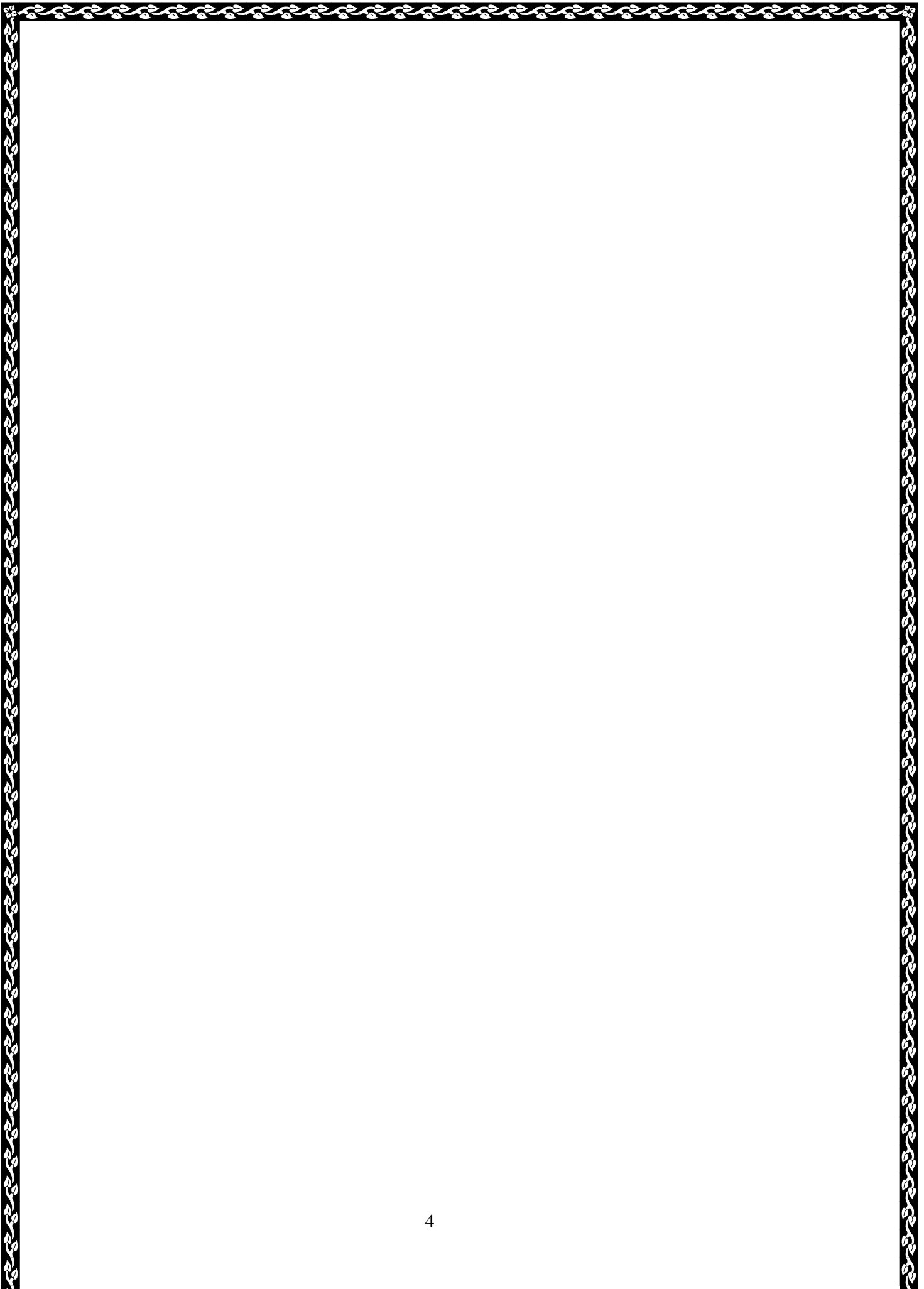
« Renonce à l'idée d'un autre monde, il n'y en a point,
mais ne renonce pas au plaisir d'être heureux et d'en faire en celui-ci.
Voilà la seule façon que la nature t'offre de doubler ton existence ou de l'étendre.
Mon ami, la volupté fut toujours le plus cher de mes biens,
je l'ai encensée toute ma vie, et j'ai voulu la terminer dans ses bras. »

(D. A. F. de Sade, *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, lignes 223-226)



Table des matières.

0. Introduction.	5
0.1 Brève biographie.	5
0.2 Préliminaires.	6
1. L'athéisme de Sade.	7
1.1 Sade était-il vraiment un athée ?	7
1.2 Le problème de la preuve ; l'imagination, vraie libération sadienne.	10
1.3 Conclusion de ce chapitre sur l'athéisme de Sade.	13
2. Essai de systématisation de l'univers sadien en théologie.	14
2.1 Le matérialisme sadien.	14
2.2 Refus de la loi, de la morale et de Dieu : la nature et sa loi.	15
2.3 Péchés originels et culpabilité : le mal chez Sade.	18
2.4 Le libertin sadien : une figure de libération.	20
3. Conclusion.	23
4. Bibliographie.	25
5. Annexe : texte de <i>Dialogue entre un prêtre et un moribond</i>.	27



0. Introduction.

0.1 Brève biographie de Sade.

Donatien Alphonse François de Sade naît en 1740 à Paris d'un père diplomate, J.-Baptiste François Joseph de Sade. Après une enfance passée entre la Provence, chez ses tantes, à Saumane, puis chez son oncle l'abbé de Sade, il revient à Paris en 1750 où il entre au collège jésuite Louis-Le-Grand, sous la responsabilité d'un précepteur, l'abbé Amblet. Quatre années plus tard, en 1754, il entre à l'école des Cheval-légers, qui est réservée à la plus ancienne noblesse. De 1755 à 1763, il prend part à la guerre de sept ans comme capitaine de cavalerie. De retour à Paris, en 1763, son père lui cherche une épouse fortunée pour assainir la situation financière catastrophique dans laquelle se trouve la famille de Sade. Il la trouve en la personne de Renée-Pelagie de Montreuil, fille du Président de Montreuil, que D. A. F. de Sade épouse le 17 mai 1763. En 1767, son père meurt et D. A. F. de Sade reprend ses affaires, se faisant reconnaître comme Seigneur de Lacoste. Il lui succède aussi militairement comme capitaine commandant au régiment du Mestre de Camp Cavalerie.

En 1768, Sade commet son premier scandale libertin. Il flagelle le jour de Pâques une prostituée, Rose Keller, et lui met de la cire dans ses plaies. La victime porte plainte mais finit par se rétracter à cause de pressions que lui font subir la famille. Cependant, l'affaire s'ébruite et Sade est finalement arrêté et incarcéré à Saumur, puis à Pierre-Encise, près de Lyon. Mais il est bientôt relâché et continue sa vie mondaine jusqu'en 1772, année pendant laquelle il s'adonne à une orgie avec son valet et quatre prostituées. Les prostituées, craignant d'être empoisonnées, s'enfuient et portent plainte. Sade et son valet s'enfuient en Italie pendant qu'un procès *in absentia* se tient à Aix-En-Provence, le 3 septembre 1772, qui les condamne à mort par contumace : L'effigie du Marquis est brûlé en place publique. Le 8 décembre de cette année, Sade est attrapé et emprisonné au fort de Miolans d'où il s'évade une année plus tard.

De 1773 à 1777, Sade voyage entre la France et l'Italie et s'adonne en 1775 à diverses frasques libertines. En février 1777, il est arrêté à nouveau et incarcéré à Vincennes. La condamnation d'Aix est cassée mais commuée en une amende. Cependant, Sade restera en prison, sous le coup d'une lettre de cachet que sa femme a obtenue du roi. Il restera en prison jusqu'en 1790. C'est le temps pour lui de commencer à écrire. Après une comédie, *L'inconstant* (1781), il rédige les *Etrennes philosophiques* (1782) et juste après, la même année, *Dialogue entre un prêtre et un moribond*, puis entreprend *Les cent vingt journées de Sodome* et bien d'autres oeuvres. En 1784, il est transféré à la Bastille, mais, juste avant le 14 juillet 1789, il est transféré à Charenton et doit abandonner ses manuscrits à la Bastille. Ils ne seront retrouvés que bien plus tard.

En 1790, Sade est libéré et sa femme refuse de le recevoir parce qu'elle a demandé le divorce qui vient d'être institué par la Révolution. Sade, dès lors, vivra avec une actrice du nom de Marie-

Constance Quesnet. En 1792, il se fait nommer à la tête de la section des Piques. C'est pendant ces périodes de troubles révolutionnaires que Sade va faire publier, en 1795, *La philosophie dans le boudoir* puis en 1797, *l'Histoire de Juliette*. Cette dernière oeuvre ayant été jugée plus licencieuse que toutes les autres, il est arrêté, le 6 mars 1801, par la police du Premier Consul est incarcéré à Sainte-Pélagie, puis, en 1803, il est transféré à l'asile d'aliénés de Charenton où il restera jusqu'à la fin de ses jours. Il donnera quelques représentations de ses pièces de théâtre à l'intérieur de l'hospice (cela faisait partie de son traitement) et finira par s'éteindre le 2 décembre 1814, après qu'il ait pu avoir, l'année d'avant, une ultime liaison charnelle avec une jeune fille de 16 ans.

Le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* ne sera publié qu'en 1929, plus d'un siècle après la mort du Marquis.

0.2 Préliminaires.

Comme nous l'avons dit ci-dessus, le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* fut rédigé en 1782 alors que Sade était en prison à Vincennes. Cette petite pièce est l'une des premières qu'il ait écrites car le Marquis ne prit la plume qu'à partir de 1781. Il constitue la première déclaration d'athéisme de Sade et ce dernier ne changera que fort peu durant sa vie ses opinions à ce sujet. Ce texte constitue donc une excellente porte d'entrée pour s'engouffrer dans son l'univers « théologique » (Je pars du principe que le terme « théologie » signifie « discours sur Dieu » et donc peut s'appliquer autant aux défenseurs qu'aux détracteurs de Dieu). Il y expose ses principales idées. Ce texte pose la question de l'existence de Dieu en face de cette limite dernière qu'est la mort. Il constitue, bien sûr, une parodie de la dernière confession qui précède l'extrême onction. Par le refus de cet ultime sacrement, Sade, au travers de son moribond, s'oppose catégoriquement à toute réalité d'une existence après la mort et à toute idée de salut. Il dénonce le pouvoir que l'Eglise a sur les croyants dominés par la peur de l'après-vie que le concept de justice rétributive sous-tend. Le prêtre, au début du dialogue, invite le moribond à se repentir. Il le fait ; mais en se repentant de ne pas avoir assez joui de ce que la nature lui a donné. Dès lors, les deux systèmes de pensée vont s'affronter jusqu'à l'abandon final du prêtre qui se livrera finalement aux douceurs de six femmes expertes. Les arguments du moribond, on le verra, sont les arguments classiques de l'athéisme – ceux de Diderot notamment – et c'est pour les tester que Sade a choisi précisément cette mise en scène et ce contexte, cas limite en tous points. Sade veut montrer ce que deviennent les arguments du déisme face à cette réalité inévitable de la mort. Il fait voler en éclats les preuves classiques de l'existence de Dieu, miracles, prophéties, martyrs...et s'oppose à l'existence de la grâce et à toute idée de libre arbitre. Le point de vue de Sade est finalement le suivant : Si l'on admet la réalité de la condition humaine, la grâce n'a plus de raison d'être.

Cependant, on ne peut s'arrêter à ce seul texte si l'on veut comprendre la réelle profondeur de la pensée sadienne. Ce texte est trop imprégné des idées des maîtres de Sade, des matérialistes qu'il s'agira aussi de démasquer. Son oeuvre est immense et très riche, pleine de méthode. Ce seul texte

ne peut nous satisfaire pleinement dans notre étude. Pourtant, par le fait qu'il nous envoie de plein pied dans les vues du Marquis sur la religion chrétienne, nous nous en servons comme fondement de notre analyse. Si Sade a rédigé ce dialogue en premier, n'allons pas à l'encontre du temps : Partons de celui-ci pour regarder plus loin, ailleurs au détour de ses oeuvres ce qu'il dit de plus sur notre sujet.

Dans un premier temps, nous allons explorer la question de l'athéisme et sa réponse sadienne : l'imagination. Ensuite, riche de ce que nous aurons découvert, nous tenterons de systématiser quelque peu la pensée de Sade, pour découvrir ce qui traverse toute son oeuvre, ce qui fait sa spécificité et ce qui justifie sa place parmi les grands philosophes du siècle des Lumières.

1. L'athéisme de Sade.

1.1 Sade était-il vraiment un athée ?

Le *Dialogue* (entre un prêtre et un moribond) est assurément une apologie de l'athéisme. Comme on l'a dit dans l'introduction, cette oeuvre est l'une des premières du Marquis. Il se pose donc d'emblée comme athée et il cultivera cet athéisme jusqu'à la fin de sa vie. Cependant, dans le *Dialogue*, les débordements et les excès délirants tant sexuels que religieux (son apologie du crime, du blasphème, etc.), qui seront au centre de la littérature sadienne, ne se trouvent qu'à l'état de germe, comme le calme avant la tempête ou le silence avant l'éruption du volcan, pour reprendre une image qui sera chère à Sade (cf. Le voyage de Juliette en Italie dans *L'Histoire de Juliette*). Nous sommes donc face à une première déclaration qui va s'affiner roman après roman, pièce après pièce... Nous ne pourrions comprendre la complexité et l'envergure de l'athéisme sadien par la seule fenêtre de notre *Dialogue*. En effet, ici, la déclaration d'athéisme est assez commune ; commune non seulement pour les philosophes athées des Lumières, comme Diderot par exemple, mais aussi pour ceux qui viendront par la suite. On pourrait la résumer ainsi en sept points¹ :

- 1) Pour bien comprendre le monde, il faut user de la raison et se fier uniquement aux informations recueillies par nos sens et non pas à des histoires écrites par ceux qui veulent propager leur propre vision de l'univers pour un motif ultérieur.²
- 2) La Nature, explicable par la Science, est seule responsable pour l'état des hommes et du monde. Dans ce cas, un dieu ne sert à rien et doit être une illusion créée par des hommes faibles.³

¹ Les arguments sont cités en fonction de l'ordre de leur apparition dans le Dialogue.

² Cf. *Dialogue* lignes 70-78

³ Cf. *Dialogue* lignes 102-109

- 3) La Nature ne nous donnerait pas des facultés qui nous sont mauvaises. Il faut donc profiter de tout ce qu'elle nous offre sans tenir compte des règles antinaturelles imposées par des théologies religieuses.⁴
- 4) Il n'est pas possible qu'un dieu quelconque existe parce que : (1) Il doit être parfait, pourtant le monde qu'il est censé avoir créé ne l'est pas. (2) Quoique parfait, il ne peut pas réunir les hommes qui le suivent. (3) Il n'aurait besoin ni de miracles, ni de martyrs, ni de prophètes et pourtant il ne les empêche pas d'exister. (4) Il n'empêche pas les hommes de choisir le mal au lieu du bien.⁵
- 5) Puisque Dieu n'existe pas, il ne faut pas non plus espérer une vie après la mort mais bien profiter de celle (la seule) que nous avons ici-bas.⁶
- 6) La religion n'est pas nécessaire pour que les hommes soient moraux, c'est de leur propre volonté (ou crainte) que peut naître le respect d'autrui.⁷
- 7) La foi n'est pas utile. Elle est une simple béquille pour ceux qui ont peur du néant après la mort.⁸

Nous pouvons supposer que Sade s'inspira, en ce qui concerne le cadre du *Dialogue*, de la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749) de Denis Diderot, dans lequel Saunderson, un autre moribond, s'était aussi acharné avec succès à réfuter les arguments d'un pasteur. Ce texte est un des textes majeurs du matérialisme du XVIIIe siècle. Cependant, cet ouvrage ne donna, semble-t-il, que la mise en scène et les grandes lignes de la thématique mais influença fort peu le contenu. Les *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement* de Diderot ont eux aussi alimenté la pensée de Sade. Notre *Dialogue* a aussi de nombreux points communs avec deux autres écrits de Bernard le Bovier de Fontenelle : Le *Dialogue des morts* (1683) et les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686). Fontenelle est un précurseur des philosophes du siècle des Lumières et son influence sur notre oeuvre concerne aussi bien la forme que le contenu. Il se servit lui aussi de la forme du dialogue, qu'il avait lui-même adopté de Platon et de Lucien. Quant à sa philosophie, Fontenelle était très critique face à la religion et aux idées traditionnelles. C'est en cela que nous postulons cette déclaration d'athéisme comme commune. Albert Camus, lorsqu'il rédigea *L'Étranger* en 1940, semble s'être inspiré, sinon du *Dialogue*, en tout cas de cette argumentation athée. On sait que cet auteur portait Sade en grande estime, le tenant parmi les plus grands romanciers précisément parce qu'il écrivait des romans philosophiques. Bien qu'on ne soit pas certain que Camus ait pu prendre connaissance du *Dialogue* avant d'écrire *L'Étranger*⁹, la ressemblance du cadre et du contenu d'une des scènes

4 Cf. note 2

5 Cf. *Dialogue* lignes 155-165

6 Cf. *Dialogue* lignes 181-193

7 Cf. *Dialogue* lignes 204-217

8 Cf. *Dialogue* lignes 218-229

9 Camus fait une référence claire au *Dialogue* dans *L'Homme Révolté*, qu'il écrivit en 1951 soit 11 ans après *L'Étranger*. Connaissait-il déjà le *Dialogue* à ce moment-là ? On peut le supposer.

majeures du roman semble le faire croire. Cette scène est bien sûr celle de Mersault, condamné à mort, devant le l'aumônier. Ce n'est pas ici l'endroit pour faire une analyse de ces ressemblances ; Pour le lecteur intéressé, nous le renvoyons à l'article de Stephan Rupp, *Dialogue entre un prêtre et un... Etranger ? Une étude des sources d'inspiration de la fin de L'Etranger d'Albert Camus* (cf. biblio.).

Cependant, pour aller plus loin dans notre analyse de l'athéisme de Sade, Albert Camus va nous permettre de faire un petit pas en avant. Camus, dans *L'Homme Révolté*, se pose la question de savoir si Sade est athée et répond lui-même à la question : « *Il le dit, on le croit, dans le Dialogue entre un prêtre et un moribond ; on hésite ensuite devant sa fureur de sacrilège.* »¹⁰ Quand on lit le *Dialogue*, nul ne peut douter de l'athéisme de Sade. Cependant, lorsqu'on regarde ce qu'il écrivit par la suite et notamment l'un de ses premiers romans, *Les cent vingt journées de Sodome*, on se rend compte que les blasphèmes constants, les réfutations sempiternelles de tout ce qui peut toucher la religion chrétienne dénote une certaine obsessionalité, qui s'accorde assez mal avec un athéisme réfléchi. Voilà pourquoi Camus se pose la question. La férocité du Marquis correspond mal à l'indifférence que l'on attend d'un athée vis-à-vis du divin. C'est donc cette haine de toute idée d'un dieu chrétien qui peut faire douter de l'athéisme de Sade, car en haïssant, ne reconnaît-on pas l'entité que l'on veut détruire ?

Sade ne reconnaît pas le dieu chrétien et encore moins le Christ; il déteste le christianisme plus que toute autre forme de religion¹¹. Il refuse massivement toute loi, toute morale et toute idée de dieu¹² (nous allons en reparler). Cependant, son libertinage pourrait bien être une recherche de l'éternité à travers la luxure. En effet, Sade recherchera l'éternité là où justement Dieu l'interdit : dans la chair, dans le plaisir. Il est préoccupé par l'éternité sans jamais ne l'avouer qu'à demi mot ; preuve en sera son hymne à la postérité libertine que l'on trouve dans *L'Histoire de Juliette* : « *Un libertin décidé à cette sorte d'action peut aisément, dans le cours d'une année, corrompre trois cent enfants ; au bout de trente ans, il en aura corrompu neuf mille ; et si chaque enfant corrompu par lui l'imité seulement*

10 Albert Camus ; *L'homme révolté* ; Librairie Gallimard, Paris, 1951, p.58.

11 Cf. *Dialogue* lignes 166-180

12 Le refus de dieu est le sujet de notre chapitre. Le refus de morale, bien que partiellement admise dans le *Dialogue* (lignes 205-217), est lié au refus de la loi. En deux mots - car nous en reparlerons - la morale semble venir principalement pour Sade de la peur de la condamnation par la loi et de la punition par le glaive. Comme il le dit (197-200) : « *Quel est l'homme au monde qui, voyant l'échafaud à côté du crime, le commettrait s'il était libre de ne pas le commettre? Nous sommes entraînés par une force irrésistible, et jamais un instant les maîtres de pouvoir nous déterminer pour autre chose que pour le côté vers lequel nous sommes inclinés.* » Pourtant, Sade plus bas induit que la règle d'or qu'il cite à la fin du passage 205-217 peut être découverte par la seule raison et il en fait même curieusement le plus grand don de la nature : « *que de contribuer à leur (des autres) félicité, est la plus grande pour nous que la nature nous ait accordé sur la terre.* » Mais déjà se dessine une adéquation qui va torturer Sade par la suite : comment concilier force irrésistible de la nature avec moralité ou loi sinon en supprimant ce que Sade considéra comme le plus antinaturel des deux, c'est-à-dire la moralité et la loi. En effet, dans les oeuvres qui suivent le *Dialogue*, le Marquis va nier toute moralité et par là même condamner toute loi - parce que restrictive envers la nature - ne laissant que la peur de l'échafaud (et même pas pour le vrai libertin) dissuader l'homme de commettre le crime.

dans le quart de ses corruptions, ce qui est plus que vraisemblable, et que chaque génération ait agi de même, au bout de ses trente ans, le libertin, qui aura vu naître sous lui deux âges de cette corruption, aura déjà près de neuf millions d'êtres corrompus, ou par lui, ou par les principes qu'il aura donnés. » Il semble donc raisonnable de penser que Sade cherchera un exutoire à son désir d'éternité et à sa peur de disparaître grâce à la corruption libertine qui lui assure de transmettre sa philosophie aux générations suivantes.

Ainsi donc, le libertinage de notre divin Marquis induit une annihilation de toute forme d'autorité - exception faite de la nature¹³ - l'autorité divine étant la plus contraignante, c'est bien sûr la première remise en cause. Si l'on peut résumer le rapport entre Sade et la religion, cela ne peut être que par le terme « combat ». Et à moins de se battre contre des moulins, le combat concède au moins à l'adversaire sa concrétude. Sade, si blasphémateur qu'il soit, blasphème contre un adversaire dont il admet la réalité au-delà de l'idée seulement. Cela nous entraîne vers un second chapitre consacré à la preuve, une obsession pour Sade.

1.2 Le problème de la preuve ; l'imagination, vraie libération sadienne.

Combattre, c'est avant tout vouloir prouver ; prouver que l'on est le plus fort ou que l'on a raison. Le *Dialogue* est déjà un combat : celui d'un moribond libertin, la voix de Sade, et celui d'un prêtre, la voix de l'autre, de celui qui s'est emprisonné, par peur de la liberté, derrière l'autorité de principes antinaturels. La note en fin du *Dialogue* est flagrante de l'obsession de l'auteur pour la preuve : « *Le moribond sonna, les femmes entrèrent et le prédicant devint dans leur bras un homme corrompu par la nature, pour n'avoir pas su expliquer ce que c'était que la nature corrompue.* » Le jeu de l'ironie ici est immense. On pourrait dire que c'est le monde à l'envers tant le paradoxe est grossier et subtile à la fois. Un moribond qui n'a plus rien à attendre de la vie, corrompu par la nature, convainc un prêtre de s'adonner au vice, donc de se corrompre, en lui prouvant précisément que la nature ne peut être corrompue parce qu'il n'a pas pu montré en quoi la nature pouvait être corrompue. Qu'est-ce à dire : Sade admet-il ou n'admet-il pas que la nature soit corrompue ? La réponse doit être donnée, à mon sens, ainsi : Sade voudrait bien que rien ne puisse corrompre la nature, parce qu'il la considère comme dépourvue de raison (cf. lignes 99 – 109) et soumise à aucun maître. En ce sens, parce que non soumise, elle ne peut être corruptible. Cependant, il a bien à faire à une nature corrompue et il serait trop simple de répondre que, pour Sade, cette corruption ne vient que de la loi, de la morale et de Dieu, même si lui-même nous le rétorquerait peut-être. Le paradoxe se situe donc ainsi : la nature, incorruptible par nature, est corrompue. Tant pour le moribond libertin que pour le prêtre : pour le

¹³ Quoique la nature, pour Sade, n'est pas réellement comprise comme une autorité selon ce passage du *Dialogue* : lignes 92-101. En effet, le prêtre demande : « Et qui peut régler tout comme il l'est si ce n'est une main toute-puissante et toute sage ? » En somme, il demande qui a l'autorité sur la nature. Et le moribond de répondre après avoir cité une énigme propre à Diderot : « Il est donc possible qu'il y ait des choses nécessaires sans sagesse et possible par conséquent que tout dérive d'une cause première, sans qu'il y ait ni raison ni sagesse dans cette première cause. »

moribond, la loi, la morale et Dieu corrompent la nature. Pour le prêtre, le libertinage corrompt la nature. A mon sens, l'obsession de Sade pour la preuve vient justement de ce paradoxe. Le *Dialogue*, ses romans, ses pièces, toute sa littérature (sauf peut-être sa correspondance) ne sont qu'une suite de combats pour prouver l'inutilité de Dieu, l'aberration de la morale et de la loi, et l'issue de ses combats est bien sûr toujours identique : la soumission de l'adversaire. Mais pourquoi Sade, par le biais de ses libertins, recommence-t-il toujours à combattre ? Parce que le moribond est autant incapable de prouver le bien fondé de son libertinage que le prêtre de prouver en quoi la nature est corrompue. Dieu, quoique Sade en dise, est toujours là. La seule façon pour lui de le réduire (parce que l'annihiler est impossible) est de le combattre toujours et de l'emporter sur ses défenseurs.

A mon sens, ce qui différencie le plus notre *Dialogue* des oeuvres ultérieures du Marquis, c'est précisément sa fin. Ce dialogue s'arrête net et surtout sans description des moeurs libertines auxquelles vont s'adonner ensemble le moribond et le prêtre (et les six femmes, il va de soi). En cela, on voit clairement que notre petit texte fait partie des premières oeuvres de l'auteur, car seulement trois années plus tard, en 1784, Sade va entreprendre ce qui est sans doute son oeuvre la plus sombre et sans conteste la plus blasphématoire, *Les cent vingt journées de Sodome*. Certaines parties de cette oeuvre constituent une sorte d'encyclopédie de tout le vice et autres déviances. Donc, une fin comme celle de notre texte, qui laisse place à l'imagination du *lecteur* (je souligne) ne va plus satisfaire Sade. A mon sens, la raison en est justement l'écrasement de la victime, de celui qui a perdu le combat. Sade combat contre un monde de morale et de loi et son arme va justement être l'imagination, qu'il ne laissera plus au lecteur, mais qu'il gardera jalousement comme son arme la plus précieuse dirigée contre la nature corrompue par Dieu.

Nous allons maintenant, en partant de l'intuition de Catherine Cusset¹⁴, essayer de développer sur ce thème de l'imagination comme arme à double tranchant pour la preuve.

« *Le libertin sadien attribue à l'imagination humaine la responsabilité de tout ce qu'il nomme « préjugé », « chimère », « fantôme » et « illusion ». Ainsi en va-t-il du mythe de l'amour romantique, du lien conjugal ou familial, de la foi en l'autre, du sentiment de reconnaissance, de l'instinct morale ou du dogme de l'immortalité de l'âme et surtout de l'existence de Dieu.* »¹⁵ Dans un premier temps, nous remarquons que l'imagination (le terme est utilisé par Sade dans *L'histoire de Juliette*) semble être pour Sade un synonyme de « croyance » et désigne tout ce que les hommes ont inventé pour combler le vide de leur ignorance. L'imagination est donc à ce titre une « *réponse fausse* » et le « *symptôme d'un manque* ». ¹⁶ Pourtant, eu égard à ce que l'on vient de dire, l'imagination sera la plus grande arme du libertin sadien et donc la qualité essentielle du libertinage pour Sade. « *La fonction de l'imagination libertine consiste à analyser les croyances imaginaires afin de les détruire (...) Pour comprendre le*

14 Catherine Cusset ; *Sade : de l'imagination libertine à l'imaginaire volcanique* ; in. French Forum 18 ; 2 (1993 may), university of Nebraska press.

15 idem, p. 151

16 idem, p. 152

libertinage sadien, il est essentiel de saisir la portée du concept d'imagination, en son sens libertin. Imaginer, ce n'est pas rêver, fantasmer, produire des chimères mais ouvrir à l'infini le champ du concevable. Dans le roman sadien, tout ce qui est concevable est réel. »¹⁷ On voit déjà se dessiner les enjeux de cette analyse. L'imagination, comme arme à double tranchant, sert autant aux libertins qu'à ses adversaires. C'est un serpent qui se mord la queue. Car si Dieu est une chimère, produit de l'imagination, le libertinage sadien lui aussi est produit de l'imagination, comme le dit Sade dans *l'Idée sur les Romans* : « *A peine les hommes eurent-ils soupçonné des êtres immortels, qu'ils les firent agir et parler ; dès lors, voilà des métamorphoses, des fables, des paraboles, des romans ; en un mot, voilà des ouvrages de fiction, dès lors que la fiction s'empare de l'esprit des hommes. Voilà des livres fabuleux, dès qu'il est question de chimères.* » Sade l'a bien compris, en éliminant cette chimère qu'est Dieu, il la remplace par une autre chimère, son libertinage, lui aussi fruit de fiction. Les libertins sadiens « *ne peuvent pas plus prouver leur puissance que Dieu la sienne* ». ¹⁸ Avec cela, la question va être : comment se débarrasser une fois pour toute de Dieu ? Sade, dans ses romans ultérieurs, multipliera les épithètes blasphématoires se libérant ainsi de la tension physique : « *Sacré foutre dieu ! Allons, bougre de dieu je m'en fouts !...* » (Il y a des milliers d'exemples). Dans notre texte, comme toujours, le blasphème n'apparaît qu'en demie teinte. Une de ses expressions significatives est dans l'usage des pronoms : Le moribond tutoie le prêtre qui le vousoie. Le terme de « *prédicant* » utilisé à la fin du *Dialogue* est aussi un bel exemple de ce mépris sans compter la diatribe sur Jésus (173-180). Mais rien de comparable avec les déchaînements qui vont suivre. Cependant, les blasphèmes et tout autre déchaînement accumulé contre Dieu, bien que soulageant, ne peuvent en venir à bout parce qu'il est « *la fiction qui s'empare de l'esprit des hommes, il est le principe qui permet d'inventer des histoires et d'y croire.* »¹⁹

Pour se débarrasser de Dieu, Sade va donc user constamment de l'imagination et ne plus la laisser à son lecteur. Il lui interdira l'imagination – qu'il lui laissait à la fin du *Dialogue* – pour supprimer encore plus la fiction et ainsi l'obliger à assister à la totale destruction de l'adversaire, c'est-à-dire de tout esprit lié par la morale, la loi ou Dieu. Car l'enjeu est un combat de puissance. « *Le fait simple et brut de l'absence de foi en Dieu ne satisfait pas les libertins, qui cherchent, au-delà de leur athéisme rationnel, un absolu de non-croyance, pouvant combler leur besoin d'infini dans le mal.* »²⁰ Dans cette citation de Catherine Cusset, se résume toute son intuition première, cristallisée autour de trois termes clefs : « *au-delà de l'athéisme rationnel* », « *absolu de non-croyance* » et « *besoin d'infini dans le mal* ». En effet, Sade, à la différence des athées du siècle des Lumières défend un athéisme qui n'est plus entièrement basé sur la raison. Le terme d' « *absolu de non-croyance* » nous fait entrevoir l'aspect métaphysique de l'athéisme sadien. Parce qu'il trahit un besoin d'infini, en ce sens, il a quelque chose de théologique. En bref, l'athéisme sadien est presque une « *théologie* » dans laquelle

17 idem, p. 152

18 idem, p. 154

19 idem, p. 154

20 idem, p. 154

le terme « théo » ne désigne plus le dieu chrétien, mais bien l'ultime but du libertinage : la liberté totale, jamais accessible, toujours frustrante, qu'est la destruction et dont l'hypostase majeure est le crime commis pour la jouissance.

Nous parlions tout à l'heure d'un serpent qui se mord la queue. En détruisant l'adversaire – c'est-à-dire la morale, la loi et Dieu – les libertins sadiens détruisent également toute autorité capable de donner des limites aux hommes. Ce manque de limites les pousse à chercher encore et toujours un acte capable de leur procurer le plus de jouissance possible. Par le fait de l'éphémèreté de la jouissance, ils ne peuvent s'empêcher de lui donner une signification métaphysique, retombant de la sorte dans la chose même qu'ils combattaient. Clairwil, dans *l'Histoire de Juliette* s'exprime ainsi à ce propos : « *Je suis au désespoir de ne trouver que le préjugé, au lieu du crime que je désire et que je ne rencontre nulle part. Oh ! Foutre, foutre ! Quand pourrai-je donc en commettre un ?* » Nulle part Clairwil ne rencontre le crime parce que toujours, lorsqu'elle en commet un, celui-ci est un « préjugé », c'est-à-dire un crime limité qui ne peut être capable de satisfaire la libertine. « *Quand donc pourrai-je en commettre un ?* » La limite du crime est précisément l'illimité de l'imagination.

Ainsi, les romans de Sade sont constitués d'une alternance sans fin de crimes et de discours apologétiques de l'athéisme ponctués de blasphèmes : De crimes pour atteindre une jouissance toujours plus grande mais jamais satisfaisante ; de discours apologétique pour combattre toutes les autorités extérieures et, de ce fait, les déclarer « chimériques », donc soumises au libertinage sadien comme le prêtre, à la fin du *Dialogue*, se soumet à la corruption.

Pour conclure ce sous-chapitre sur l'imaginaire, je vais une dernière fois citer Catherine Cusset : « *Éliminé comme être, Dieu est pourtant omniprésent dans le roman libertin : il existe comme nom, comme fonction, comme moteur de la fiction. Si les libertins n'en ont jamais fini avec Dieu, c'est parce que son nom seul incarne le pouvoir de l'imaginaire. La fiction divine est la seule altérité qui se situe sur le même plan que la fiction libertine : le libertin a besoin de la résistance de Dieu pour fonder sa propre fiction, comme un défi à l'imaginaire.* »²¹

1.3 Conclusion de ce chapitre sur l'athéisme de Sade.

En résumé, nous dirons donc que Sade est un athée. Mais il n'est pas athée dans le sens rationnel du terme, comme l'on pu être Voltaire, qui était anticléricaliste, ou Diderot, qui ne laissa place qu'au concept de nature. Sade est un tout autre type d'athée : c'est un ennemi de Dieu ! Et ce n'est pas un hasard si ses écrits choquent, encore aujourd'hui, quiconque les lit. Sous prétexte de la liberté totale et de la non rationalité de la nature²², notre Marquis, dans ses écrits, bouleversent intentionnellement tout ordre

²¹ idem, p. 155

²² Cf. *Dialogue* lignes 99ss

établi, que cela soit par la loi, par la morale ou par Dieu lui-même. Si les protagonistes se délectent de l'inceste, de la luxure la plus obscène, du sadisme (terme qui vient de Sade et qui désigne la jouissance exacerbée par les souffrances d'un autre qu'on domine), le but sous jacent n'est autre que de montrer qu'il ne saurait y avoir de sens et, donc, de Dieu. Les interminables et répétitives diatribes apologétiques contre le christianisme, qui ponctuent ses romans, usent certes de la raison dans leur argumentation mais leur aboutissement (la « conversion » au libertinage du défenseur de la morale) est, lui, totalement déraisonnable. Sade, en ennemi de Dieu, ne veut pas seulement convaincre ; il veut vaincre. Et la soumission totale du prêtre au libertinage le prouve déjà dans notre *Dialogue*.

2. Essai de systématisation de l'univers sadien en théologie.

2.1 Le matérialisme sadien.

L'idée majeure du matérialisme, dont l'origine remonte à l'Antiquité (notamment Epicure et Lucrèce), est que la nature se meut d'elle-même, qu'elle n'est pas une création inerte et ne dépend d'aucun souffle créateur ou divin. L'homme est pareillement pris dans ce mouvement de la nature en tant que matière au même titre que le reste.

Au XVIII^e siècle, la pensée matérialiste prend une forme moderne grâce à ces plus dignes représentant que sont le Baron d'Holbach, La Mettrie et Helvétius. La première caractéristique du matérialisme est donc l'absence de référence surnaturelle. La nature se suffit à elle-même (nous en parlerons dans le sous-chapitre suivant). La seconde caractéristique concerne la position de l'homme qui devient limitée à l'élémentaire. Il est une simple particule à l'intérieur du système. Poussé à l'extrême le matérialisme, tel qu'il se définit au siècle des Lumières, mène inévitablement au sensualisme. En effet, les choix et les actes de l'homme ne lui appartiennent plus, ils sont, eux aussi, des forces naturelles et la connaissance, quant à elle, n'est possible qu'au travers des sens. Le matérialisme affirme la suprématie des sens sur la raison : L'homme connaît par les seuls sens et participe ainsi à son environnement.

Le *Dialogue* est significatif de l'influence qu'eurent les matérialistes (surtout Holbach) sur la pensée de Sade. Notre texte qui, rappelons-le encore, est une des premières oeuvres de Sade, ne fait pas moins de sept références évidente au traité sur *Le bon sens* de Holbach²³. Pourtant, dans ses oeuvres ultérieures, Sade va se distancer de la pensée de ses maîtres. Selon Jean Deprun²⁴, là où va se distancer Sade par rapport à Holbach ou à La Mettrie, c'est qu'il va s'appuyer sur le matérialisme, non seulement pour démontrer une « physique », c'est-à-dire un état de la nature, mais également pour

23 Sans vouloir trop s'étendre sur la question, notons que lorsque Sade argumente sur les concepts d'âme, de corps, de Dieu, de miracles, de non uniformité des religions, etc., il s'appuie principalement sur la pensée d'Holbach.

24 Jean Deprun ; *Sade Philosophe* ; in. D. A. F. Sade ; *Oeuvres*, tome I, (La Pléiade), Gallimard , Paris, 1990, pp. LIX - LXIX

justifier une « éthique ». En effet, notre Marquis va, par la suite, refuser d'opérer un retour à un quelconque sens moral, comme le dit très bien Muriel Schmid : « *Son matérialisme le pousse à un refus incontournable des catégories du bien et du mal qui, selon lui, sont contre nature. Dans cette perspective, vice et vertu sont interchangeables : les vertus inculquées par la religion et l'éducation doivent être démenties, les vices, quant à eux, doivent être soigneusement cultivés. La cible privilégiée de ses attaques est bien évidemment le Christianisme.*²⁵ »

Le matérialisme radical de Sade mène inévitablement à un déterminisme de la condition humaine : « *L'homme est soumis aux forces de la nature et ne peut y échapper.*²⁶ »

2.2 Refus de la loi, de la morale et de Dieu²⁷ : la nature et sa loi.

Dans notre petit *Dialogue*, on ne trouve pas moins de 19 occurrences du terme « nature » (y compris les adjectifs s'y rapportant). On ne peut en aucun cas passer sous silence un tel concept sans, au moins, en dire quelques mots.

Nous allons essayer de définir ce qu'est la nature en interrogeant, dans un premier temps, notre petit texte et ensuite nous tenterons une reprise, à l'aide d'autres matériaux, pour avoir une meilleure vue d'ensemble de ce concept.

Du concept de nature, tel qu'il apparaît dans le *Dialogue*, sept points essentiels se dégagent :

- 1) La nature a créé l'homme selon ses lois (lignes 14-24) et ce sont les seules lois auxquelles l'homme est soumis (85ss).
- 2) La nature n'a en tous cas pas été corrompue par le péché originel (explication traditionnelle du mal dans la création) parce que la nature est seul maître du créé (lignes 23-50) : la nature, donc, se suffit à elle-même (lignes 70ss).
- 3) Toute cause première, autre que la nature, est antinaturelle, comme Dieu par exemple (lignes 103-109).
- 4) Il n'y a pas de vie après la mort : la nature se régénère génération après génération. (lignes 185-194).
- 5) Toute vertu et tout crime est utile dans la nature ; c'est un équilibre parfait (lignes 200-203).
- 6) La raison, donnée par la nature, permet d'édifier seule une morale (lignes 210-217).
- 7) Le seul bonheur, celui qu'offre la nature, est dans la volupté - ou jouissance sensorielle - (lignes 224-229).

²⁵ Muriel Schmid ; *L'univers de Sade en théologie* ; (cf. biblio.), p.168

²⁶ idem, p.168

²⁷ C'est Muriel Schmid (cf. biblio.) qui a la première identifié ces trois refus.

Plus que tous les autres, le troisième point semble être d'une capitale importance. Il n'y a aucune cause valable en dehors de la nature qui ne soit antinaturelle. Dieu, cause du monde pour les croyants, devient un sophisme, quelque chose qui complique plutôt que d'expliquer. La nature, déjà en elle-même suffisamment complexe, n'a nul besoin d'une cause encore plus cachée qu'elle. Il s'en suit un refus général et catégorique du sacré dont le premier « élément » à être déclaré inutile est précisément Dieu. Tout le reste semble dépendre de ce refus. Par celui-ci, ni la loi divine (transcendante et donc antinaturelle), ni la loi humaine (si tant est qu'elle soit antinaturelle²⁸) ne peuvent subsister ou, du moins, être légitimées face aux lois de la nature. Dans son rejet de la loi, Sade s'oppose contre les philosophies politiques de son temps : Contre Rousseau et, bien sûr, la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. De même Sade réagit vivement contre toute morale, c'est-à-dire contre toute « distinction simplificatrice entre le bien et le mal (en d'autres termes : la vertu et le vice qui sont représenté chez Sade par les deux sœurs Justine et Juliette) telle qu'elle a été véhiculée par la tradition judéo-chrétienne. »²⁹ Ainsi, Sade supprime de son idée de nature, tout ce qui pourrait avoir à faire de près ou de loin avec le transcendant : Rien n'a de valeur que la nature et ses lois ; le reste est antinaturel (c'est-à-dire sans valeur).

La nature est donc à elle-même sa propre loi. Il en découle que l'agir doit se faire en fonction, non plus de la peur des lois humaines ou divines,³⁰ mais en conformité avec la loi de la nature... Et cette loi naturelle ne serait-elle pas celle du plus fort ?

Pour l'instant, nous avons défini la loi naturelle comme refus de toute transcendance ; refus de la loi (divine et humaine), de la morale (distinction chrétienne « simpliste » entre le bien et le mal) et refus de Dieu. Cependant, cela n'explique en aucune façon les débordements (sexuels, blasphématoires, criminels, sadiques...) qui jonchent l'oeuvre de Sade. Remarquons tout d'abord que notre *Dialogue* en est quasiment dépourvu et surtout, chose des plus intéressantes, il contient un passage dans lequel la nature elle-même peut nous permettre d'atteindre une morale qui pourrait être considérée comme altruiste (lignes 205-217). Pourtant, ce passage est d'une grande ambiguïté : Premièrement, le crime ne doit pas être commis par peur de la loi humaine qui punit le crime (le glaive de la justice). Donc, commettre un crime (victimiser³¹ quelqu'un), c'est s'exposer à être victime de la loi humaine. Secondement, eu égard à ce que Sade nous dit plus haut (lignes 197-200),³² il semble que l'on ne puisse être libre de commettre ou non le crime. Il ne sert donc à rien d'en éprouver de la culpabilité

28 La nature, pour Sade, dicte aussi bien les vertus que les vices. Cette nature édicte des lois au niveau de son propre besoin. C'est pourquoi, elle ne peut en aucun cas être légitimement limitée par les lois humaines (lois de la républiques et droit de l'homme et du citoyen) : elle est, à elle seule, sa propre loi et s'impose face à tout autre. Ainsi, ce qu'on appelle crime, n'est aucunement un crime selon la nature.

29 Muriel Schmid ; *L'univers de Sade en Théologie : Du Scandale à la Dénonciation* ; in. Revue de Théologie et de Philosophie, 132 (2000), p. 166.

30 Dans le *Dialogue*, Sade montre qu'un criminel, même lorsque l'échafaud est à côté de lui, opère son crime si telle est la volonté de la nature. (lignes 195ss)

31 Néologisme emprunté à P. Ricœur qui signifie : acte de faire de quelqu'un un victime.

32 « Quel est l'homme au monde qui, voyant l'échafaud à côté du crime, le commettrait s'il était libre de ne pas le commettre? Nous sommes entraînés par une force irrésistible, et jamais un instant les maîtres de pouvoir nous déterminer pour autre chose que pour le côté vers lequel nous sommes inclinés. »

(aux stériles remords) car, d'une part la culpabilité ne peut ni prévenir le crime, ni le réparer. La culpabilité est donc totalement inutile. Si Sade s'était arrêté ici dans son argumentation, il n'y aurait eu aucune ambiguïté. Pour dissuader sa nature criminelle, il n'y aurait pour l'homme que la peur de l'échafaud. La suite, elle, est décisive : La raison, dont la nature nous a dotée, « *doit nous avertir que de nuire à nos semblables ne peut jamais nous rendre heureux* » (lignes 213-214). Sade admettait encore, au moment de la rédaction du *Dialogue*, que la nature ne consistait pas uniquement en un appel au crime. Il lui laissait une part de vertu, comme il le dit : « *Il n'y a pas une seule vertu qui ne soit nécessaire à la nature et réversiblement, pas un seul crime dont elle n'ait besoin.* » (lignes 200-201) Mais au fur et à mesure de ses romans ultérieurs, Sade va tourner en dérision une telle conception et, pour finir, ne plus la mentionner³³. Pour quelle raison ? Précisément parce que la loi des hommes – la seule qui puisse punir encore et sous la justice de laquelle il vaut mieux éviter de se mettre – est antinaturelle (vu qu'elle s'oppose au crime qui, lui, est naturel) et par là même juste digne de dissuader de commettre l'acte, mais non de l'imaginer. Je m'explique en me référant à la biographie de Sade. Le Marquis, s'est adonné en sa chair à des actes de libertinages des plus anodins pour l'époque : sévices sur prostituée, partouses etc. Cependant, jamais il n'a commis des crimes de l'envergure de ceux qu'il décrit dans ses romans. Nous en revenons à notre concept d'imagination dont nous avons parlé plus haut. L'univers de Sade est imaginaire et, par cet imaginaire, il peut dépasser tout altruisme car l'« autre » dans ses romans finit toujours par être en position de soumission totale (cf. le prêtre à la fin du *Dialogue*). La nature équivaut donc, à mon sens, au désir de jouissance et de domination personnelle de Sade (et par extension, de l'homme), tel qu'il peut l'exprimer sans aucune retenue, dans ses romans. « *L'éthique de Sade alors s'aligne sur la volonté de cette « mère-nature » que rien encadre et rien ne limite.* »³⁴ Bien sûr, ses romans sont là pour convaincre, pour tenter d'abattre dans la concrétude de l'existence, les barrières des lois humaines, en vue d'un monde dans la liberté de la nature.

Dans son roman, *La philosophie dans le boudoir*, publié en 1795, nous trouvons un dialogue (le cinquième) qui fut souvent publié seul : *Français, encore un effort si vous voulez être républicains !* Ce dialogue expose une vision utopique de la république telle qu'elle devrait être, si elle était gouvernée par les lois de la nature. Jean Ansaldi, dans son excellent article (cf. note 34), fait ressortir de ce dialogue (*Français...*) quatre justifications, par la nature, de l'univers sadien :

« - *Ainsi, « s'il était dans l'intension de la nature que l'homme fût pudique, assurément elle ne l'aurait pas fait naître nu*³⁵ ».

- *Ainsi, la nature commande-t-elle aux hommes d'aimer commander ; d'où la nécessité d'ouvrir des maisons où toutes les fantaisies seraient possibles sur les personnes convoquées ; la seule sanction étant réservée à qui refuse de se plier aux caprices du libertin.*³⁶

33 On la trouve encore dans *Aline et Valcour* (1788) mais dans *La philosophie dans le boudoir* (1795 date d'édition et non de rédaction), Dolmancé la tourne en dérision.

34 Jean Ansaldi ; *L'Éthique Théologique à Distance de L'Obsessionnalité et de la Perversion* ; (cf. Biblio), p.417

35 Sade ; *La philosophie dans le boudoir* ; (folio), Paris, Gallimard, 1976, p.194

36 idem, p.218

- Ainsi, c'est de la nature que la femme tient obligation de se soumettre à qui la demande ; même son amour pour un homme précis ne peut la délivrer de cette obligation. La nature commande et celle-ci s'exprime entre autres par une loi expressément mentionnée : le droit à la jouissance précède le droit à la propriété, aucun lien postérieur de culture ne peut venir effacer celui de nature.³⁷

- Ainsi, le meurtre est-il acceptable car en lui la nature révèle son véritable visage et son essence profonde : « le meurtre est-il un crime aux yeux de la nature ? Telle est la première question posée³⁸ » Or la nature vit de la mort, mort des plantes, des animaux et des hommes. Le meurtre n'est donc en rien offense à celle-ci. ³⁹»

Face à ces quatre justifications, on peut déduire ceci : Tout ce que la morale interdit, la nature sadienne le permet. Sade arrive à cette vision de la nature en supprimant totalement l' « autre », en tant que porteur des identifications de mon identité imaginaire (cf. J. Ansaldi, opus cité en note 34, p.420). En d'autres termes, la règle d'or qui dit de ne point faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il nous fût fait est niée de manière catégorique. Car, admettre la règle d'or, c'est admettre qu'autrui est potentiellement un autre soi-même. Sade supprime l' « autre » en tant qu' « autre soi-même ». L'autre devient dès lors objet de jouissance et, par là même, livré aux fantaisies du libertin. Mais, paradoxalement, le libertin sadien admet qu'il peut devenir à son tour objet de jouissance, lorsqu'il proclame : « J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque ⁴⁰ ». C'est sans doute à cause de la haine des autres qui interdissent à Sade d'aller jusqu'au bout de sa jouissance, exacerbé par l'univers carcéral dans lequel il passa la moitié de sa vie, qu'il créa un univers dans lequel la nature est « un vaste système d'attraction du mal par le mal. La démarche éthique consiste alors à réaliser à l'extrême cette assimilation à un mal absolu, grâce à quoi son intégration à une nature foncièrement mauvaise se réalisera dans une sorte d'harmonie inversée. ⁴¹ ».

2.3 Péché originel et culpabilité : le mal chez Sade.

Notre *Dialogue* commence par une mésentente bien étrange entre le prêtre et le moribond dont l'objet est le repentir et, donc, nous entraîne vers les concepts de culpabilité et de faute. Ces deux concepts sont les premiers points de désaccord des deux protagonistes du *Dialogue*. C'est sur ce premier désaccord que va se construire toute l'argumentation sadienne de son athéisme.

37 idem, p.221. La loi la plus naturelle au yeux de Sade est la suivante : « J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque. » Ainsi, le droit à la jouissance est universel et donc précède le droit à la propriété.

38 idem, p.237

39 cf. note 34, p. 417-418

40 On ne sait pas très bien d'où est tirée cette citation. Jean Ansaldi, dans son article *L'Éthique...* (cf. note 34), en page 416, dit qu'elle constitue le coeur du 5ème dialogue (*Français, encore un effort si vous voulez être républicain*) de la *Philosophie dans le boudoir* de Sade. Pourtant, par souci d'exactitude, je suis allé vérifier mais ne l'ai point trouvée. Sur Internet, les rares occurrences de cette citation sont toujours en rapport avec Sade ou avec le livre de Lacan, « Kant avec Sade » (l'article de J. Ansaldi l'est également). Si cette citation n'est pas de Sade, il n'est pas improbable que elle soit le résumé en une phrase de l'oeuvre de Sade par Lacan. Si telle était le cas, il faudrait en tenir compte *mutatis mutandis*.

41 cf. note 34, p.418

Il faut savoir, qu'au siècle des Lumières, l'explication que donne l'Eglise catholique sur la présence du mal dans la création est celle du « *dogme du péché originel* », directement issu de la théologie de St Augustin. Ce dogme induit une perspective fortement négative de la condition humaine. Il a été très bien défini par Muriel Schmid : « *Avec le péché d'Adam, l'humanité entière se voit condamnée avant même de commettre une quelconque faute. Le péché, par définition, est détaché de l'acte pour devenir une réalité présente en l'essence de l'homme ; la volonté humaine, quant à elle, est définitivement pervertie. Dès lors, l'homme devient le seul responsable du mal, et par le seul fait d'exister, il l'active.*⁴² » L'homme est donc responsable du mal dans la création et, par là même, coupable. C'est précisément par son aveu de culpabilité, en se remettant pleinement à l'action de la grâce divine, qu'il peut se libérer de l'empire du péché et obtenir de la sorte le salut. Selon cette conception donc, le péché ne vient pas ontologiquement de l'agir humain, mais il est venu dans le monde - sous la forme d'un règne - comme le souligne les verset 12 à 14 du cinquième chapitre de l'épître aux Romains : « *C'est pourquoi, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde et, par le péché, la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché... car jusqu'à la loi le péché était dans le monde. Or, le péché n'est pas imputé, quand il n'y a point de loi. Cependant, la mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'avaient pas péché par une transgression semblable à celle d'Adam, lequel est la figure de celui qui devait venir.* (trad. L. Second) »

Bien que Sade refuse à voir dans la nature une différence ontologique entre le bien et le mal – la nature a besoin autant des crimes que des vertus (lignes 200-201) -, il ne cesse d'utiliser le langage du christianisme, qui ne fait que jouer sur ces deux concepts, précisément pour en prouver la non validité. Ainsi, c'est bien ce que nous considérons comme le mal qui domine la nature pour Sade, mais en tous cas pas un mal opposé à un bien ou comme le dirait Muriel Schmid, une *utopie du mal* opposée à une *utopie du bien*. Le bien, comme son opposé, est presque une illusion. Il fait partie de toutes ces *chimères* que les hommes ont inventées pour répondre à l'Incompréhensible. La nature, chez Sade, n'est ni bonne, ni mauvaise. C'est seulement pour le chrétien, obnubilé par les concepts de bien et de mal, que l'univers sadien peut être qualifié de mal presque absolu. Sade refuse toutes perspectives de salut pour l'homme, et surtout, tout salut qui serait obtenu par les oeuvres bonnes, comme il le dit dans le *Dialogue* (lignes 190-193) : « *Et pourquoi veux-tu que je sois récompensé de vertus auxquelles je n'ai nul mérite, ou puni de crimes dont je n'ai pas été le maître; peux-tu accorder la bonté de ton prétendu dieu avec ce système et peut-il avoir voulu me créer pour se donner le plaisir de me punir, et cela seulement en conséquence d'un choix dont il ne me laisse pas le maître?* » Ce refus catégorique du salut par les oeuvres – donc par la vertu – entraîne inévitablement vers un refus de la culpabilité (cf. lignes 202-203). L'homme ne saurait être coupable de sa condition, ni de ses actes car c'est la nature qui régente tout : l'homme en quelque sorte est un pantin mu par la force de la nature. L'homme sadien donc se trouve dans une situation paradoxale : D'une part, il est totalement soumis par la nature, mais d'autre part, il est totalement libéré de la morale, donc de la culpabilité, et

42 cf. note 29, p. 170

de la peur d'être puni dans l'après-vie. Il est de la sorte totalement prisonnier de la nature et totalement libre vis-à-vis de ceux qui sont prisonniers de *chimères*, à l'instar du prêtre de notre *Dialogue*. Dès lors, tout ce que l'homme sadien imagine, fantasma ou fait ici-bas ne peut être contraire à la volonté de la nature, vu qu'il y est tout entier soumis⁴³. Sade réalise donc précisément ce que son moribond dit dans le *Dialogue* (lignes 46-51) : L'idée de dieu est inutilement surajouté à la nature. Dieu complique la nature qui est elle-même déjà compliquée. Il est une cause supplémentaire et donc superflue de la nature. Si l'homme est déjà soumis à la nature, pourquoi cette nature devrait-elle être soumise à un dieu, alors que elle peut se suffire à elle-même ?

On le voit bien, Sade n'admet le concept de *mal* que dans la mesure où ses adversaires dualistes ne peuvent concevoir les choses autrement que partagées entre bien et mal. Sade, lui est un moniste ; et la seule monade qu'il admet, c'est la nature. Cette monade ne peut être définie, par un dualiste, que comme mal absolu. Sade, dans la démesure et la radicalité qui lui sont propre, va montrer jusqu'où l'homme, soumis par la nature, peut aller sans pour autant devenir antinaturel. Nous nous interrogeons plus haut de savoir si la loi de la nature pour Sade équivalait à loi du plus fort (point 2.2) ; nous sommes à présent en mesure de répondre à cette question : L'homme est un loup pour l'homme mais les loups ont bien du mal à se dévorer entre eux⁴⁴ ! Ainsi donc, la liberté de l'homme s'articule dans cette paradoxale assertion et il est temps pour nous d'analyser à cette lumière, la figure centrale de tous les romans sadiens (y compris de notre *Dialogue*) : le libertin, qui pour Sade est le seul être qui puisse être libéré de tout... par l'imagination.

2.4 Le libertin sadien : une figure de libération.

Le libertin sadien est une figure très complexe et il serait bien réducteur de vouloir la définir seulement comme celle d'un homme qui s'est libéré de toute autorité pour s'adonner, comme bon lui semble, aux plaisirs de sa nature. Le libertin chez Sade est certes un homme affranchi mais c'est aussi un homme soumis. Il s'est affranchi de toutes autorités morales, religieuses, républicaines pour se soumettre à la seule autorité de la nature. Il y a chez le libertin sadien un perpétuel combat pour la domination. En tant qu'homme totalement soumis à la nature, il est inévitablement fataliste. Par le fait qu'il a abandonné toute morale, toute loi et toute foi en un dieu salvateur, il se trouve nu face à lui-même et

43 On pensera donc inévitablement à Dieu. Si l'homme a imaginé un dieu, c'est que ce dieu doit être naturel. Sade, en effet, le pense selon ce qu'il dit dans *Français, encore un effort si vous voulez être républicains !*. « Oui, citoyens, la religion est incohérente au système de la liberté (...) mais il en faut une au peuple, assure-t-on ; elle l'amuse, elle le contient. A la bonne heure ! Donnez-nous donc, dans ce cas, celle qui convient à des hommes libres. Rendez-nous les dieux du paganisme. (cf. ouvrage cité en note 35, p. 194) » Sade, reconnaît que la croyance en des dieux est nécessaire, donc naturelle. Cependant, il demande alors une croyance en des dieux païens : ceci précisément parce que ces dieux sont des images de la nature, humaine et physique.

44 L'expression la plus claire de ce paradoxe est : « *J'ai le droit de jouir de ton corps peut me dire quiconque* » Selon cette assertion, si j'ai le droit de jouir du corps de quiconque, j'accepte également que quiconque puisse jouir du mien. Pour Sade, il semble que cet idéal de liberté ne puisse être atteint que par l'imagination car elle seule permet la « négation » totale de l'autre.

dans une oppressante impuissance. La nature, seule autorité qu'il admet et par laquelle il voulait précisément se libérer de tout le reste, le révèle monstrueux et impuissant. Se conformant aux règles de cette nature, il devient un véritable loup pour l'homme profitant de toute faiblesse humaine pour s'insinuer et jouir de la destruction d'autrui. Les femmes par exemple (cf. texte affilié à la note 37), considérée selon leur nature, comme objets soumis à la volonté de jouissance masculine, sont sous la totale emprise des libertins sadiens auxquels la nature donne droit d'en jouir comme bon leur semble. Il en va de même pour les religieux et certains philosophes mis en scène dans ses romans dont les thèses sont jugées antinaturelles aux yeux de Sade : par le biais de discours raisonnables, les libertins les contraignent et le soumettent. Le résultat est toujours la corruption par la chair des adversaires qui sombrent tous dans la luxure (cf. le prêtre à la fin du *Dialogue*). Le libertin est donc avant tout une figure tortionnaire et dominatrice car la domination est le seul moyen qu'il possède pour s'affirmer individuellement face à la nature elle-même. Le libertin est donc dans une situation paradoxale : d'une part il se sent possédé par une nature indomptable face à laquelle il a abandonné toute notion de culpabilité et à laquelle il ne peut que s'abandonner (fatalisme) et, d'autre part, il cherche, pour exalter son état, à se libérer de cette soumission par la soumission totale d'un autre plus faible que lui.

Cependant, Sade a bien compris que le libertin lui-même n'était pas à l'abri d'être objet d'une domination totale et souvent criminelle. Il le dit (ou alors Lacan le résume) ainsi dans cette célèbre phrase : « *J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque* ». Selon ce qu'à très justement vu Catherine Cusset (cf. biblio.), beaucoup de héros libertins, dans les romans sadiens, deviennent victimes d'autres libertins. Elle pense notamment à Saint-Font et à Clairwil qui sont assassinés dans l'*Histoire de Juliette*. Cependant, tout libertins qu'ils sont, ces derniers sont prisonniers du paradoxe du libertinage que nous avons défini à la fin du sous-chapitre 1.2 selon lequel la limite du libertinage se situe précisément dans l'illimité de l'imagination. En d'autres termes, le libertin peut devenir prisonnier de son libertinage parce que sa possibilité d'agir ne peut jamais égaler sa liberté d'imaginer ; dès lors le crime ne peut jamais être à la hauteur de ses fantasmes. L'imagination est un don de la nature qui d'une part pousse l'homme à s'enliser dans l'erreur par la création de « chimères » telles que la loi, la morale ou Dieu, mais d'autre part, l'imagination, pour Sade, permet à l'homme de dépasser sa condition de soumission totale à la nature. C'est précisément ici que l'on distingue le *vrai* héros libertin du *faux* héros, comme le sont Saint-Font et Clairwil. Le faux libertin s'emprisonne dans le paradoxe de l'imagination. C'est-à-dire, il tente toujours de réaliser ses fantasmes et, de là, ne peut être que victime de la peine de ne pas pouvoir les réaliser avec une jouissance suffisante. Le vrai libertin, comme l'est Juliette dans l'Histoire qui porte son nom, use de l'imagination pour dépasser sa condition de soumission à la nature sans pour autant chercher la réalisation concrète des choses qu'il imagine. Ainsi, l'imagination devient uniquement source de libération, par le simple fait que, par elle, tout devient possible, mais le libertin n'est ainsi pas emprisonné par l'impossibilité de réaliser ce qui est imaginaire et doit le rester.

Voici la citation de l'*Histoire de Juliette* que Catherine Cusset nous donne pour illustrer ce propos: Noirceuil, un libertin français, ami de Juliette est entrain de sodomiser sous ses yeux une jolie jeune

femme du nom de Mme de Valrose non consentante et totalement horrifiée par l'acte qu'elle subit. Noirceuil alors lui dit : « *Songez donc, Madame, dit le féroce Noirceuil, (...) qu'il ne s'agirait que de couper la cloison qui sépare, pour rendre absolument nulle l'action contre laquelle vous vous récriez...* » Noirceuil, ici, laisse aller son imagination. Il se dit que pour faire sauter les préjugés il suffit d'éliminer la différence. Il imagine que sans la « cloison » qui sépare les deux orifices féminins, la sodomie peut être transformée en un acte sexuel autorisé. En effet, la sodomie, à l'époque, était punissable de mort mais non l'acte « naturel » évidemment. Pourtant, et c'est là l'erreur de Noirceuil, il poursuit : « *Et si vous voulez, Juliette, avec un rasoir...* » Et là, Juliette réplique immédiatement : « *Fouts, Fouts, Noirceuil ! Tu commences à déraisonner*⁴⁵ » Noirceuil veut aller au bout de son imagination en supprimant physiquement ce qu'il avait déjà imaginé supprimer mentalement. Et c'est là que Juliette intervient. Elle l'accuse de déraisonner. Juliette, ainsi, fixe la limite de ce qui est raisonnable et ce qui ne l'est pas, c'est-à-dire la folie. Ici, elle considère que l'imagination suffit et que l'acte physique, c'est-à-dire la réalisation concrète de l'imagination, est déraison.

Par cet exemple, nous voyons mieux comment Sade, au travers de ses héros, dépasse le paradoxe selon lequel la limite du libertinage se situe dans l'illimité de l'imagination. La raison mène à la déraison : le discours raisonnable de Noirceuil qui établit que, vu qu'une simple cloison corporelle marque la limite entre jouissance légale et jouissance illégale, il suffit de la faire sauter pour que le préjugé disparaisse, est une déraison aux yeux de Juliette. Le vrai libertin sadien accepte donc que la raison à outrance mène à la folie quand il est mis en acte. Juliette admet que tout est possible par l'imagination et, tant que cela reste imagination seulement, donne raison à Noirceuil. Le paradoxe demeure donc un paradoxe, seulement dans la mesure où une tentative de concrétisation de l'imagination est entreprise. Sinon, il est dépassé.

Cela est très palpable dans la littérature sadienne. Premièrement, notre divin Marquis – comme nous l'avons dit plus haut – s'est contenté d'imaginer toutes les atrocités qui jonchent ses oeuvres et ne les a pas mis en pratique (en tout cas pas dans une telle mesure). Son imagination dans ce domaine n'a encore jamais été égalée (Dieu merci !). Deuxièmement, il est significatif, que dans sa correspondance, Sade tient des propos totalement différents au sujet de la morale ; propos qui se rapprochent beaucoup de ceux que l'on peut lire dans le *Dialogue* concernant la règle d'or (lignes 210-217). L'imagination libertine de Sade, à mon sens, lui a en quelque sorte permis de se libérer des contraintes de l'univers carcéral dans lequel il passa la moitié de sa vie et, par là même, de les supporter. Totalement soumis qu'il était aux lois de l'ancien régime puis de la république, Sade se créa un univers de liberté dans lequel tout était soumis aux libertins, les multiples voix de Sade : Toute la morale (ou *vertu* comme il aime à l'appeler) est dépassée par le vice, dans son univers, comme toute chose contraignante est dépassée par la liberté que lui offre l'imagination. C'est cette dernière qui permit à Sade d'obtenir la liberté que la loi, la morale et Dieu – en tant que figure transcendante et régissante – lui ont refusé. L'imagination libertine, enfin, a permis à Sade de faire de ce monde un « autre monde » comme le

45 cf. note 14, p.161

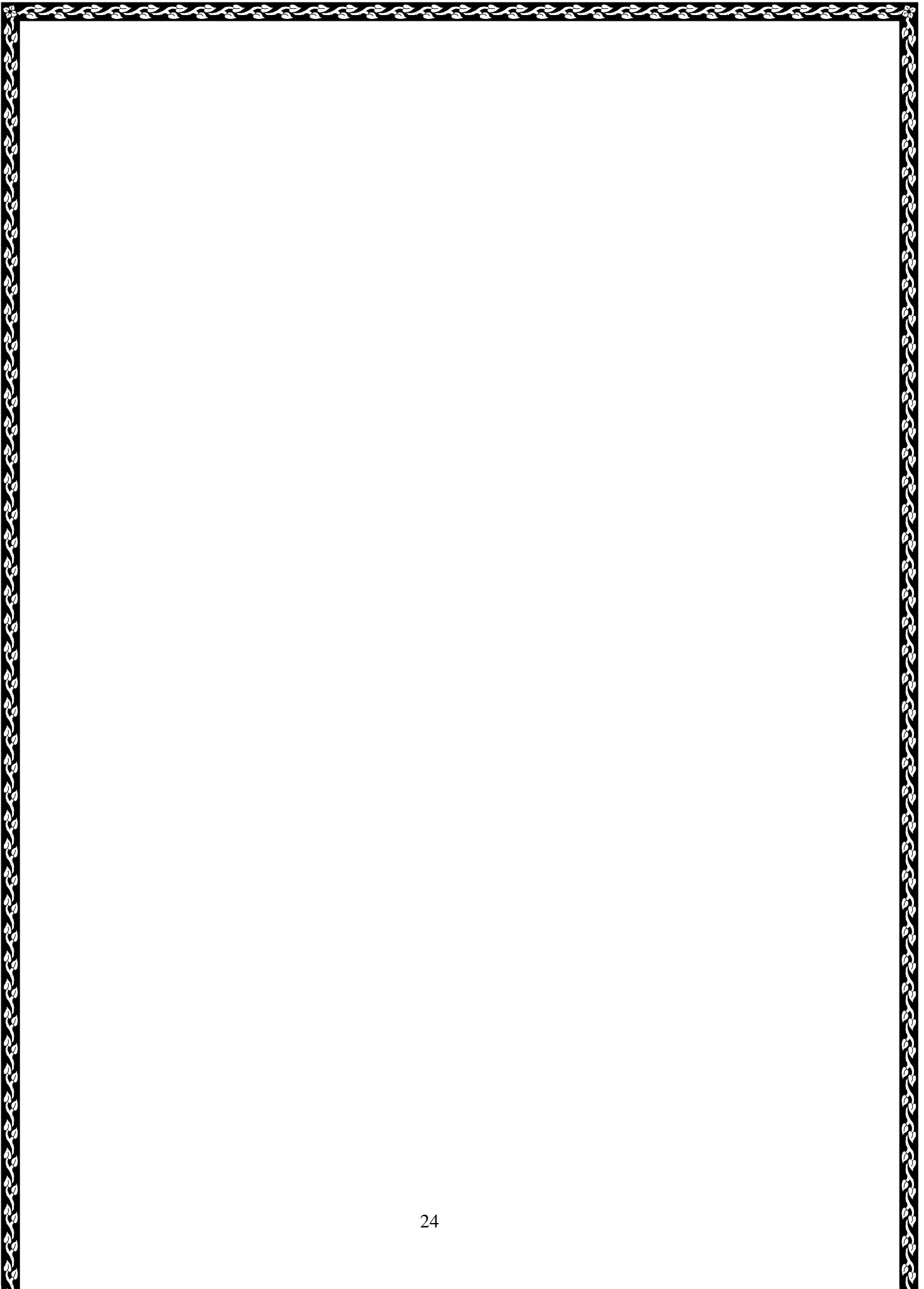
moribond l'exprime à la fin du *Dialogue* : « Renonce à l'idée d'un autre monde, il n'y en a point, mais ne renonce pas au plaisir d'être heureux et d'en faire en celui-ci. Voilà la seule façon que la nature t'offre de doubler ton existence ou de l'étendre. Mon ami, la volupté fut toujours le plus cher de mes biens, je l'ai encensée toute ma vie, et j'ai voulu la terminer dans ses bras. (lignes 223-226)»

3. Conclusion.

Ainsi s'achève notre voyage dans l'univers sadien. Nous y avons découvert que Sade, dans ses romans, entraîne le lecteur à contempler l'imagination du héros libertin. A l'exception du *Dialogue*, dans lequel le lecteur est libre d'imaginer la scène finale comme bon lui semble, Sade refuse en général l'imagination à ses lecteurs, les obligeant de la sorte à être témoin de la perversité humaine, que l'auteur estime être le propre de l'homme selon la nature. Sade postule comme point de départ le matérialisme et le sensualisme, c'est-à-dire qu'il exprime une dépendance de l'homme face à ses passions. L'athéisme sadien semble découler naturellement et logiquement de ce matérialisme. Sade refuse toute conception sacrée ou transcendante : la morale et la loi, dont il voit l'origine dans la révélation biblique, et Dieu, leur soi-disant auteur. Seule la nature est maîtresse de l'homme : « *L'homme doit accepter sa réalité sans artifice ni détour.*⁴⁶ » Le sacré est, pour notre auteur, le fruit de l'imagination humaine ; imagination qu'il dénonce et combat vivement. Pourtant, chose paradoxale, c'est bien l'imagination, libertine cette fois-ci, que Sade propose à l'homme pour dépasser sa condition. Il semblerait que l'erreur qu'il dénonce chez les hommes qui croient en Dieu tient précisément au fait qu'ils y croient. Les hommes ont imaginé un dieu capable de leur faire dépasser leur condition d'homme, et ont considéré comme réel ce fruit de leur imagination. Leur imagination est devenue antinaturelle car elle contredit les lois de ladite nature en ce sens qu'elle est à elle seule sa propre cause et n'en a nul besoin d'autre. Les vrais libertins sadiens, quant à eux, sont libres dans leur imagination car, mue par la nature, celle-ci reste naturelle, c'est-à-dire qu'elle suit les passions de l'homme (domination, jouissance, possession...). L'erreur, pour Sade, est toujours dans ce qu'il juge comme antinaturel.

Ce qui nous semble clair, pour finir, c'est que le système de pensée sadien s'anéanti de lui-même dès qu'on le sort de l'imaginaire pour l'appliquer à la réalité. Car ce système nie toute place de l'autre : il supprime l'amour, l'amitié, la confiance, la loyauté, la justice... Et, bien que Sade ne soit pas enclin à voir en ces concepts des choses naturelles, d'autres, comme Aristote, n'était pas de cet avis. Sade nous offre un versant de la nature humaine : le versant de domination selon lequel l'homme est dit être un loup pour ces semblables. Mais, alors qu'il admettait encore au moment du *Dialogue* que des adages vertueux, comme la règle d'or, pouvait être naturels, il semble bien que ce soit son manque total de liberté et la négation de soi qui en découle (dû à l'univers carcéral) qui aient amené sa pensée à nier tout droit à autrui par la domination des héros libertins que son imagination ne pouvait s'empêcher de créer.

46 Muriel Schmid ; *Le Soufre au Bord de la Chaire, Sade et l'Évangile* ; Labor et Fides, Genève, 2001, p.152.



3. Bibliographie.

Oeuvres de Sade et de littérature française:

D. A. François de Sade ; *Oeuvres*, tome I ; NRF, Gallimard (la Pléiade), Paris, 1990.

D. A. François de Sade ; *La philosophie dans le boudoir* ; Gallimard (folio), Paris, 1976.

(N.B. : une grande quantité des romans de Sade se trouvent sur Internet à www.sade-ecrivain.com)

Albert Camus ; *L'Homme révolté* ; Librairie Gallimard, Paris 1951.

Monographies :

Muriel Schmid ; *Le soufre au bord de la chaire, Sade et l'Evangile* ; Labor et Fides, Genève, 2001

George Bataille ; *La Littérature et le Mal* ; NRF, Gallimard, Paris, 1957.

Articles :

Jean Ansaldi ; *L'Ethique Théologique à Distance de l'Obsessionnalité et de la Perversion* ; in *Foi & Vie*, volume 72, n°3, Paris, 1997, pp.409-428.

Julian Baird ; *Swinburne, Sade, and Blake : The Pleasure-Pain Paradox* ; in. *Victorian Poetry*, volume 9: 1/2, Spring/Summer 1971, p.49ss.

Eric Bordas ; *Sade ou l'écriture de la Destruction* ; in. *The Romantic Review*, volume 86, n°4, Columbia University, nov. 1995, pp.657-680.

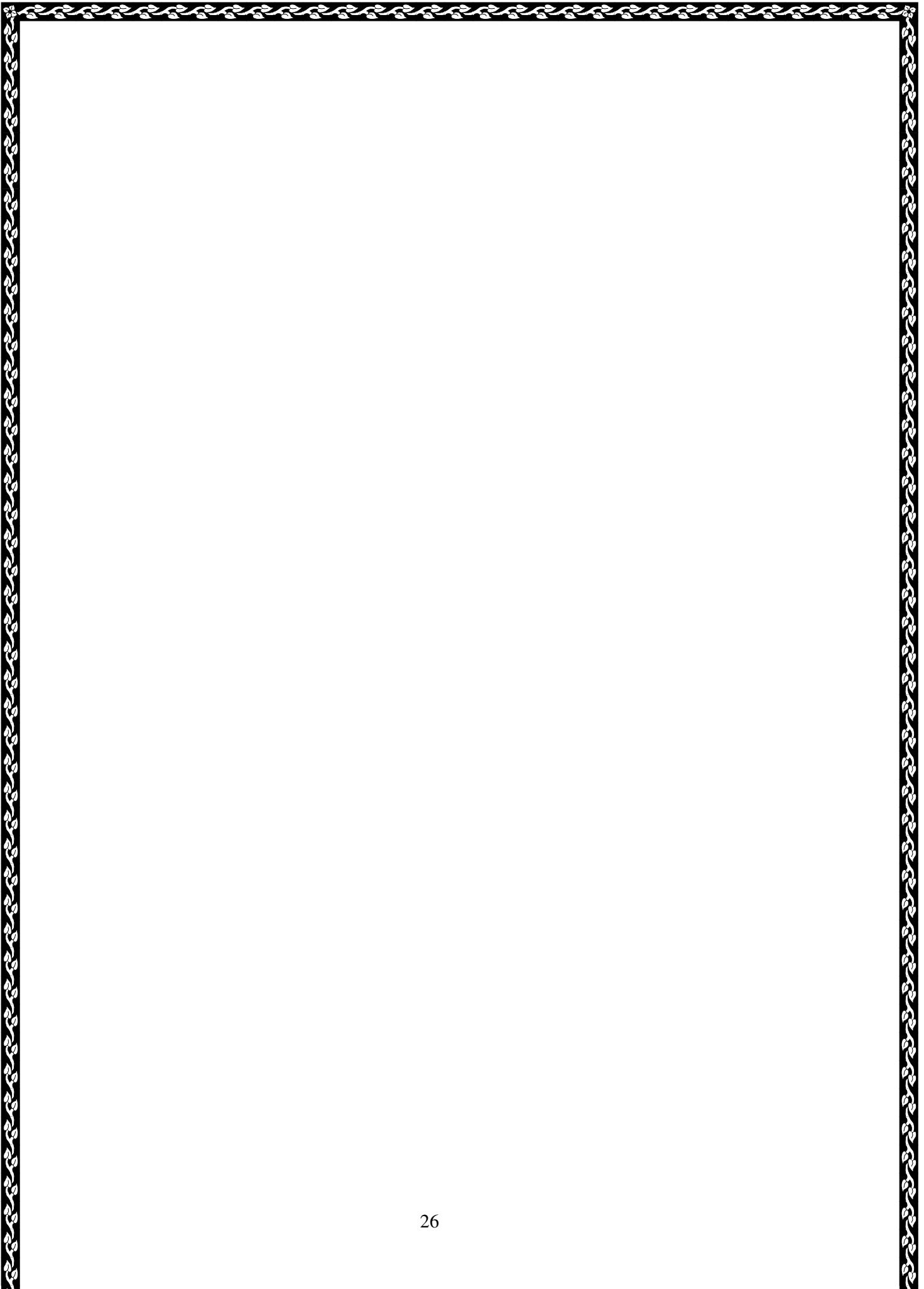
Beverly Clack ; *Sade : Forgiveness and Truth in a Desacralised Universe* ; in. *Literature & Theology*, volume 15, n°3, Oxford University Press, September 2001, pp. 262-275.

Catherine Cusset ; *Sade : de l'imagination libertine à l'imaginaire volcanique* ; in. *French Forum*, volume 18, n°2, University of Nebraska Press, may 1993, pp. 151-163.

Jean Deprun ; *Sade Philosophe* ; in. D.A.F Sade ; *Oeuvres*, tome 1 ; NRF, Gallimard (la Pléiade), Paris, 1990, pp. LIX-LXIX

Stephan Rupp ; *Dialogue entre un Prêtre et un...Etranger ? , Une étude des sources d'inspiration de la fin de l'Etranger d'Albert Camus* ; article on-line : http://www.freidok.uni-freiburg.de/freidok/volltexte/2003/1088/pdf/Camus_und_Sade.pdf#search='sade%20stephan%20rupp'

Muriel Schmid ; *L'univers de Sade en Théologie: Du Scandale à la Dénonciation* ; in. *Revue de Théologie et de Philosophie*, volume 132, 2000, pp. 163-174.



5. Annexe

Donatien Alphonse François de Sade (1740 – 1814)

Dialogue entre un Prêtre et un Moribond (env. 1782)

Le prêtre: Arrivé à cet instant fatal, où le voile de l'illusion ne se déchire que pour laisser à l'homme séduit le tableau cruel de ses erreurs et de ses vices, ne vous repentez-vous point, mon enfant, des désordres multipliés où vous ont emporté la faiblesse et la fragilité humaine?

Le moribond: Oui, mon ami, je me repens.

Le prêtre: Eh bien, profitez de ces remords heureux pour obtenir du ciel, dans le court intervalle qui vous reste, l'absolution générale de vos fautes, et songez que ce n'est que par la médiation du très saint sacrement de la pénitence qu'il vous sera possible de l'obtenir de l'éternel.

Le moribond: Je ne t'entends pas plus que tu ne m'as compris.

Le prêtre: Eh quoi!

Le moribond: Je t'ai dit que je me repentais.

Le prêtre: Je l'ai entendu.

Le moribond: Oui, mais sans le comprendre.

Le prêtre: Quelle interprétation?...

Le moribond: La voici... Créé par la nature avec des goûts très vifs, avec des passions très fortes; uniquement placé dans ce monde pour m'y livrer et pour les satisfaire, et ces effets de ma création n'étant que des nécessités relatives aux premières vues de la nature ou, si tu l'aimes mieux, que des dérivations essentielles à ses projets sur moi, tous en raison de ses lois, je ne me repens que de n'avoir pas assez reconnu sa toute-puissance, et mes uniques remords ne portent que sur le médiocre usage que j'ai fait des facultés (criminelles selon toi, toutes simples selon moi) qu'elle m'avait données pour la servir; je lui ai quelquefois résisté, je m'en repens. Aveuglé par l'absurdité de tes systèmes, j'ai combattu par eux toute la violence des désirs, que j'avais reçus par une inspiration bien plus divine, et je m'en repens, je n'ai moissonné que des fleurs quand je pouvais faire une ample récolte de fruits... Voilà les justes motifs de mes regrets, estime-moi assez pour ne m'en pas supposer d'autres.

Le prêtre: Où vous entraînent vos erreurs, où vous conduisent vos sophismes! Vous prêtez à la chose créée toute la puissance du créateur, et ces malheureux penchants vous ont égaré - vous ne voyez pas qu'ils ne sont que des effets de cette nature corrompue, à laquelle vous attribuez la toute-puissance.

Le moribond: Ami - il me paraît que ta dialectique est aussi fausse que ton esprit. Je voudrais que tu raisonnasses plus juste, ou que tu ne me laissasses mourir en paix. Qu'entends-tu par créateur, et qu'entends-tu par nature corrompue?

Le prêtre: Le créateur est le maître de l'univers, c'est lui qui a tout fait, tout créé, et qui conserve tout par un simple effet de sa toute-puissance.

Le moribond: Voilà un grand homme assurément. Eh bien, dis-moi pourquoi cet homme-là qui est si puissant a pourtant fait selon toi une nature si corrompue.

Le prêtre: Quel mérite eussent eu les hommes, si Dieu ne leur eût pas laissé leur libre arbitre, et quel mérite eussent-ils à en jouir s'il n'y eût sur la terre la possibilité de faire le bien et celle d'éviter le mal?

Le moribond: Ainsi ton dieu a voulu faire tout de travers pour tenter, ou pour éprouver sa créature; il ne la connaissait donc pas, il ne se doutait donc pas du résultat?

Le prêtre: Il la connaissait sans doute, mais encore un coup il voulait lui laisser le mérite du choix.

Le moribond: A quoi bon, dès qu'il savait le parti qu'elle prendrait et qu'il ne tenait qu'à lui, puisque tu le dis tout-puissant, qu'il ne tenait qu'à lui, dis-je, de lui faire prendre le bon.

Le prêtre: Qui peut comprendre les vues immenses et infinies de Dieu sur l'homme et qui peut comprendre tout ce que nous voyons?

Le moribond: Celui qui simplifie les choses, mon ami, celui surtout qui ne multiplie pas les causes, pour mieux embrouiller les effets. Qu'as-tu besoin d'une seconde difficulté, quand tu ne peux pas expliquer la première, et dès qu'il est possible que la nature toute seule ait fait ce que tu attribues à ton dieu, pourquoi veux-tu lui aller chercher un maître? La cause de ce que tu ne comprends pas, est peut-être la chose du monde la plus simple. Perfectionne ta physique et tu comprendras mieux la nature, épure ta raison, bannis tes préjugés et tu n'auras plus besoin de ton dieu.

Le prêtre: Malheureux! je ne te croyais que socinien - j'avais des armes pour te combattre, mais je vois bien que tu es athée, et dès que ton coeur se refuse à l'immensité des preuves authentiques que nous recevons chaque jour de l'existence du créateur - je n'ai plus rien à te dire. On ne rend point la lumière à un aveugle.

Le moribond: Mon ami, conviens d'un fait, c'est que celui des deux qui l'est le plus, doit assurément être plutôt celui qui se met un bandeau que celui qui se l'arrache. Tu édifies, tu inventes, tu multiplies, moi je détruis, je simplifie. Tu ajoutes erreurs sur erreurs, moi je les combats toutes. Lequel de nous deux est aveugle?

Le prêtre: Vous ne croyez donc point en Dieu?

Le moribond: Non. Et cela pour une raison bien simple, c'est qu'il est parfaitement impossible de croire ce qu'on ne comprend pas. Entre la compréhension et la foi, il doit exister des rapports

immédiats; la compréhension n'agit point, la foi est morte, et ceux qui, dans tel cas prétendraient en avoir, en imposent. Je te défie toi-même de croire au dieu que tu me prêches - parce que tu ne saurais me le démontrer, parce qu'il n'est pas en toi de me le définir, que par conséquent tu ne le comprends pas - que dès que tu ne le comprends pas, tu ne peux plus m'en fournir aucun argument raisonnable et qu'en un mot tout ce qui est au-dessus des bornes de l'esprit humain, est ou chimère ou inutilité; que ton dieu ne pouvant être l'une ou l'autre de ces choses, dans le premier cas je serais un fou d'y croire, un imbécile dans le second.

Mon ami, prouve-moi l'inertie de la matière, et je t'accorderai le créateur, prouve-moi que la nature ne se suffit pas à elle-même, et je te permettrai de lui supposer un maître; jusque-là n'attends rien de moi, je ne me rends qu'à l'évidence, et je ne la reçois que de mes sens; où ils s'arrêtent ma foi reste sans force. Je crois le soleil parce que je le vois, je le conçois comme le centre de réunion de toute la matière inflammable de la nature, sa marche périodique me plaît sans m'étonner. C'est une opération de physique, peut-être aussi simple que celle de l'électricité, mais qu'il ne nous est pas permis de comprendre. Qu'ai-je besoin d'aller plus loin, lorsque tu m'auras échafaudé ton dieu au-dessus de cela, en serais-je plus avancé, et ne me faudra-t-il pas encore autant d'effort pour comprendre l'ouvrier que pour définir l'ouvrage?

Par conséquent, tu ne m'as rendu aucun service par l'édification de ta chimère, tu as troublé mon esprit, mais tu ne l'as pas éclairé et je ne te dois que de la haine au lieu de reconnaissance. Ton dieu est une machine que tu as fabriquée pour servir tes passions, et tu l'as fait mouvoir à leur gré, mais dès qu'elle gêne les miennes trouve bon que je l'aie culbutée, et dans l'instant où mon âme faible a besoin de calme et de philosophie, ne viens pas l'épouvanter de tes sophismes, qui l'effraieraient sans la convaincre, qui l'irriteraient sans la rendre meilleure; elle est, mon ami, cette âme, ce qu'il a plu à la nature qu'elle soit, c'est-à-dire le résultat des organes qu'elle s'est plu de me former en raison de ses vues et de ses besoins; et comme elle a un égal besoin de vices et de vertus, quand il lui a plu de me porter aux premiers, elle m'en a inspiré les désirs, et je m'y suis livré tout de même. Ne cherche que ses lois pour unique cause à notre inconséquence humaine, et ne cherche à ses lois d'autres principes que ses volontés et ses besoins.

Le prêtre: Ainsi donc tout est nécessaire dans le monde.

Le moribond: Assurément.

Le prêtre: Mais si tout est nécessaire - tout est donc réglé.

Le moribond: Qui te dit le contraire?

Le prêtre: Et qui peut régler tout comme il l'est si ce n'est une main toute-puissante et toute sage?

Le moribond: N'est-il pas nécessaire que la poudre s'enflamme quand on y met le feu?

Le prêtre: Oui.

Le moribond: Et quelle sagesse trouves-tu à cela?

Le prêtre: Aucune.

Le moribond: Il est donc possible qu'il y ait des choses nécessaires sans sagesse et possible par conséquent que tout dérive d'une cause première, sans qu'il y ait ni raison ni sagesse dans cette première cause.

Le prêtre: Où voulez-vous en venir?

Le moribond: A te prouver que tout peut être ce qu'il est et ce que tu vois, sans qu'aucune cause sage et raisonnable le conduise, et que des effets naturels doivent avoir des causes naturelles, sans qu'il soit besoin de leur en supposer d'antinaturelles, telle que le serait ton dieu qui lui-même, ainsi que je te l'ai déjà dit, aurait besoin d'explication, sans en fournir aucune; et que, par conséquent dès que ton dieu n'est bon à rien, il est parfaitement inutile; qu'il y a grande apparence que ce qui est inutile est nul et que tout ce qui est nul est néant; ainsi, pour me convaincre que ton dieu est une chimère, je n'ai besoin d'aucun autre raisonnement que celui qui me fournit la certitude de son inutilité.

Le prêtre: Sur ce pied-là, il me paraît peu nécessaire de vous parler de religion.

Le moribond: Pourquoi pas, rien ne m'amuse comme la preuve de l'excès où les hommes ont pu porter sur ce point-là le fanatisme et l'imbécillité; ce sont des espèces d'écarts si prodigieux, que le tableau selon moi, quoique horrible, en est toujours intéressant. Réponds avec franchise et surtout bannis l'égoïsme. Si j'étais assez faible que de me laisser surprendre à tes ridicules systèmes sur l'existence fabuleuse de l'être qui me rend la religion nécessaire, sous quelle forme me conseillerais-tu de lui offrir un culte? Voudrais-tu que j'adoptasse les rêveries de Confucius, plutôt que les absurdités de Brahma, adorerais-je le grand serpent des nègres, l'astre des Péruviens ou le dieu des armées de Moïse, à laquelle des sectes de Mahomet voudrais-tu que je me rendisse, ou quelle hérésie de chrétiens serait selon toi préférable? Prends garde à ta réponse.

Le prêtre: Peut-elle être douteuse.

Le moribond: La voilà donc égoïste.

Le prêtre: Non, c'est t'aimer autant que moi que de te conseiller ce que je crois.

Le moribond: Et c'est nous aimer bien peu tous deux que d'écouter de pareilles erreurs.

Le prêtre: Et qui peut s'aveugler sur les miracles de notre divin rédempteur?

Le moribond: Celui qui ne voit en lui que le plus ordinaire de tous les fourbes et le plus plat de tous les imposteurs.

Le prêtre: *O dieux, vous l'entendez et vous ne tonnez pas!*

Le moribond: Non, mon ami, tout est en paix, parce que ton dieu, soit impuissance, soit raison, soit tout ce que tu voudras enfin, dans un être que je n'admets un moment que par condescendance pour toi, ou si tu l'aimes mieux pour me prêter à tes petites vues, parce que ce dieu, dis-je, s'il existe comme tu as la folie de le croire, ne peut pas pour nous convaincre avoir pris des moyens aussi ridicules que ceux que ton Jésus suppose.

Le prêtre: Eh quoi, les prophéties, les miracles, les martyrs, tout cela ne sont pas des preuves?

Le moribond: Comment veux-tu en bonne logique que je puisse recevoir comme preuve tout ce qui en a besoin soi-même? Pour que la prophétie devînt preuve, il faudrait d'abord que j'eusse la certitude complète qu'elle a été faite; or cela étant consigné dans l'histoire, ne peut plus avoir pour moi d'autre force que tous les autres faits historiques, dont les trois quarts sont fort douteux; si à cela j'ajoute encore l'apparence plus que vraisemblable qu'ils ne me sont transmis que par des historiens intéressés, je serai comme tu vois plus qu'en droit d'en douter. Qui m'assurera d'ailleurs que cette prophétie n'a pas été l'effet de la combinaison de la plus simple politique comme celle qui voit un règne heureux sous un roi juste, ou de la gelée dans l'hiver; et si tout cela est, comment veux-tu que la prophétie ayant un tel besoin d'être prouvée puisse elle-même devenir une preuve?

A l'égard de tes miracles, ils ne m'en imposent pas davantage. Tous les fourbes en ont fait, et tous les sots en ont cru; pour me persuader de la vérité d'un miracle, il faudrait que je fusse bien sûr que l'événement que vous appelez tel fût absolument contraire aux lois de la nature, car il n'y a que ce qui est hors d'elle qui puisse passer pour miracle, et qui la connaît assez pour oser affirmer que tel est précisément celui où elle est enfreinte? Il ne faut que deux choses pour accréditer un prétendu miracle, un bateleur et des femmelettes; va, ne cherche jamais d'autre origine aux tiens, tous les nouveaux sectateurs en ont fait, et ce qui est plus singulier, tous ont trouvé des imbéciles qui les ont crus. Ton Jésus n'a rien fait de plus singulier qu'Apollonius de Thyane, et personne pourtant ne s'avise de prendre celui-ci pour un dieu; quant à tes martyrs, ce sont bien assurément les plus débiles de tous tes arguments. Il ne faut que de l'enthousiasme et de la résistance pour en faire, et tant que la cause opposée m'en offrira autant que la tienne, je ne serai jamais suffisamment autorisé à en croire une meilleure que l'autre, mais très porté en revanche à les supposer toutes les deux pitoyables.

Ah! Mon ami, s'il était vrai que le dieu que tu prêches existât, aurait-il besoin de miracles, de martyrs et de prophéties pour établir son empire, et si, comme tu le dis, le coeur de l'homme était son ouvrage, ne serait-ce pas là le sanctuaire qu'il aurait choisi pour sa loi? Cette loi égale, puisqu'elle émanerait d'un dieu juste, s'y trouverait d'une manière irrésistible également gravée dans tous, et d'un bout de l'univers à l'autre, tous les hommes se ressemblant par cet organe délicat et sensible se

ressembleraient également par l'hommage qu'ils rendraient au dieu de qui ils le tiendraient, tous n'auraient qu'une façon de l'aimer, tous n'auraient qu'une façon de l'adorer ou de le servir et il leur deviendrait aussi impossible de méconnaître ce dieu que de résister au penchant de son culte. Que vois-je au lieu de cela dans l'univers, autant de dieux que de pays, autant de manières de servir ces dieux que de différentes têtes ou de différentes imaginations, et cette multiplicité d'opinions dans laquelle il m'est physiquement impossible de choisir serait selon toi l'ouvrage d'un dieu juste?

Va, prêchant tu l'outrages ton dieu en me le présentant de la sorte, laisse-moi le nier tout à fait, car s'il existe, alors je l'outrage bien moins par mon incrédulité que toi par tes blasphèmes. Reviens à la raison, prêchant, ton Jésus ne vaut pas mieux que Mahomet, Mahomet pas mieux que Moïse, et tous trois pas mieux que Confucius qui pourtant dicta quelques bons principes pendant que les trois autres déraisonnaient; mais en général tous ces gens-là ne sont que des imposteurs, dont le philosophe s'est moqué, que la canaille a crus et que la justice aurait dû faire pendre.

Le prêtre: Hélas, elle ne l'a que trop fait pour l'un des quatre.

Le moribond: C'est celui qui le méritait le mieux. Il était séditieux, turbulent, calomniateur, fourbe, libertin, grossier farceur et méchant dangereux, possédait l'art d'en imposer au peuple et devenait par conséquent punissable dans un royaume en l'état où se trouvait alors celui de Jérusalem. Il a donc été très sage de s'en défaire et c'est peut-être le seul cas où mes maximes, extrêmement douces et tolérantes d'ailleurs, puissent admettre la sévérité de Thémis; j'excuse toutes les erreurs, excepté celles qui peuvent devenir dangereuses dans le gouvernement où l'on vit; les rois et leurs majestés sont les seules choses qui m'en imposent, les seules que je respecte, et qui n'aime pas son pays et son roi n'est pas digne de vivre.

Le prêtre: Mais enfin, vous admettez bien quelque chose après cette vie, il est impossible que votre esprit ne se soit pas quelquefois plu à percer l'épaisseur des ténèbres du sort qui nous attend, et quel système peut l'avoir mieux satisfait que celui d'une multitude de peines pour celui qui vit mal et d'une éternité de récompenses pour celui qui vit bien?

Le moribond: Quel, mon ami? Celui du néant; jamais il ne m'a effrayé, et je n'y voit rien que de consolant et de simple; tous les autres sont l'ouvrage de l'orgueil, celui-là seul l'est de la raison. D'ailleurs il n'est ni affreux ni absolu, ce néant. N'ai-je pas sous mes yeux l'exemple des générations et régénérations perpétuelles de la nature? Rien ne périt, mon ami, rien ne se détruit dans le monde; aujourd'hui homme, demain ver, après-demain mouche, n'est-ce pas toujours exister? Et pourquoi veux-tu que je sois récompensé de vertus auxquelles je n'ai nul mérite, ou puni de crimes dont je n'ai pas été le maître; peux-tu accorder la bonté de ton prétendu dieu avec ce système et peut-il avoir voulu me créer pour se donner le plaisir de me punir, et cela seulement en conséquence d'un choix dont il ne me laisse pas le maître?

Le prêtre: Vous l'êtes.

Le moribond: Oui, selon tes préjugés; mais la raison les détruit et le système de la liberté de l'homme ne fut jamais inventé que pour fabriquer celui de la grâce qui devenait si favorable à vos rêveries. Quel est l'homme au monde qui, voyant l'échafaud à côté du crime, le commettrait s'il était libre de ne pas le commettre? Nous sommes entraînés par une force irrésistible, et jamais un instant les maîtres de pouvoir nous déterminer pour autre chose que pour le côté vers lequel nous sommes inclinés. Il n'y a pas une seule vertu qui ne soit nécessaire à la nature et réversiblement, pas un seul crime dont elle n'ait besoin, et c'est dans le parfait équilibre qu'elle maintient des uns et des autres, que consiste toute sa science, mais pouvons-nous être coupables du côté dans lequel elle nous jette? Pas plus que ne l'est la guêpe qui vient darder son aiguillon dans ta peau.

Le prêtre: Ainsi donc, le plus grand de tous les crimes ne doit nous inspirer aucune frayeur?

Le moribond: Ce n'est pas là ce que je dis, il suffit que la loi le condamne, et que le glaive de la justice le punisse, pour qu'il doive nous inspirer de l'éloignement ou de la terreur, mais, dès qu'il est malheureusement commis, il faut savoir prendre son parti, et ne pas se livrer au stérile remords; son effet est vain, puisqu'il n'a pas pu nous en préserver, nul, puisqu'il ne le répare pas; il est donc absurde de s'y livrer et plus absurde encore de craindre d'en être puni dans l'autre monde si nous sommes assez heureux que d'avoir échappé de l'être en celui-ci. A Dieu ne plaise que je veuille par là encourager au crime, il faut assurément l'éviter tant qu'on le peut, mais c'est par raison qu'il faut savoir le fuir, et non par de fausses craintes qui n'aboutissent à rien et dont l'effet est sitôt détruit dans une âme un peu ferme. La raison - mon ami, oui, la raison toute seule doit nous avertir que de nuire à nos semblables ne peut jamais nous rendre heureux, et que notre cœur, que de contribuer à leur félicité, est la plus grande pour nous que la nature nous ait accordé sur la terre; toute la morale humaine est renfermée dans ce seul mot: *rendre les autres aussi heureux que l'on désire de l'être soi-même* et ne leur jamais faire plus de mal que nous n'en voudrions recevoir.

Voilà, mon ami, voilà les seuls principes que nous devons suivre et il n'y a besoin ni de religion, ni de dieu pour goûter et admettre ceux-là, il n'est besoin que d'un bon cœur. Mais je sens que je m'affaiblis, prêchant, quitte tes préjugés, sois homme, sois humain, sans crainte et sans espérance; laisse là tes dieux et tes religions; tout cela n'est bon qu'à mettre le fer à la main des hommes, et le seul nom de toutes ces horreurs a plus fait verser de sang sur la terre, que toutes les autres guerres et les autres fléaux à la fois. Renonce à l'idée d'un autre monde, il n'y en a point, mais ne renonce pas au plaisir d'être heureux et d'en faire en celui-ci. Voilà la seule façon que la nature t'offre de doubler ton existence ou de l'étendre. Mon ami, la volupté fut toujours le plus cher de mes biens, je l'ai encensée toute ma vie, et j'ai voulu la terminer dans ses bras: ma fin approche, six femmes plus belles que le jour sont dans ce cabinet voisin, je les réservais pour ce moment-ci, prends-en ta part, tâche d'oublier sur leurs seins à mon exemple tous les vains sophismes de la superstition, et toutes les imbéciles erreurs de l'hypocrisie.

NOTE

Le moribond sonna, les femmes entrèrent et le prédicant devint dans leur bras un homme corrompu par la nature, pour n'avoir pas su expliquer ce que c'était que la nature corrompue.